

STRATONICE

TRAGI-COMÉDIE

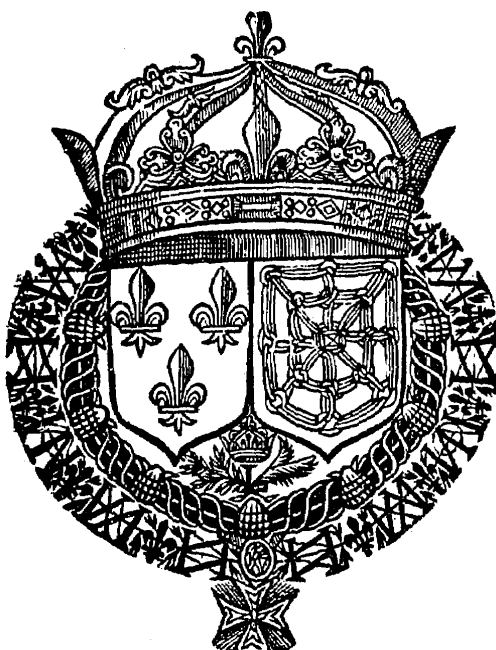


QUINAULT, Philippe
1660

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Mars 2012

STRATONICE

TRAGI-COMÉDIE



Philippe Quinault

1660

Réprésenté pour la première fois le 2 janvier 1660 au
théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

ACTEURS

BARSINE, fille d'Eumenes et nièce d'Attale, rois de Pergame.

CÉPHISE, confidente de Barsine.

SÉLEUCUS, roi de Syrie.

POLICRATE, confident de Séleucus.

ANTIOCHUS, fils de Séleucus.

TIMANTE, favori d'Antiochus.

PHILIPPE, oncle de Stratonice.

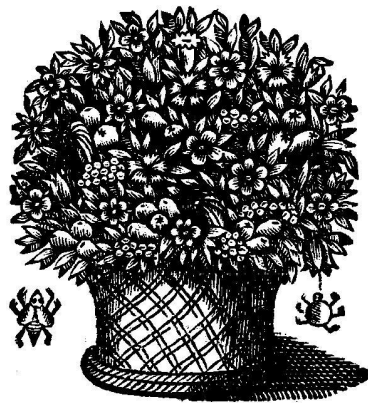
STRATONICE, fille de Demetrius, roi de Macédoine.

ZÉNONE, suivante de Stratonice.

ZABAS, courtisan de Seleucus.

Suite.

La scène est dans Antioche.





ACTE I

SCÈNE I.

BARSINE.

Orgueilleux mouvement des âmes généreuses,
Qui jamais sans régner ne peuvent être heureuses,
Passion des grands coeurs, dont les soins glorieux
Ne sauraient rien souffrir qui soit au dessus d'eux ;
5 Superbe ambition, dont l'ardeur sans seconde
Ne se laisse borner que des bornes du monde :
Tu me flattais d'un rang que l'on me vient ravir,
Une autre va régner, et nous allons servir,
Et Stratonice enfin en Syrie arrivée
10 Doit ce soir être au trône à mes yeux élevée
Que me peut maintenant servir ton vain transport ?
Que fais-tu dans mon coeur lorsque l'espoir en sort ?
Va laisse-moi tomber dans un sort plus tranquille,
Ne me tourmente plus par un soin inutile,
15 Et souffre dans mes maux que j'ai au moins le bien
De ne rien désirer quand je ne suis plus rien.
Mais, ô voeux superflus ! C'est en vain que je tente
De bannir de mon coeur le soin qui me tourmente ;
Le ciel, de qui nous vient notre inclination,
20 Avec l'âme en mon sein versa l'ambition,
Et cette ardeur aveugle à mon âme attachée,
Par mes propres efforts n'en peut être arrachée.
En vain de ce torrent je m'en veux détourner,
Si je ne le veux suivre il saura m'entraîner ;
25 J'en veux toujours au sceptre, et n'ai pas le puissance
D'en perdre la désir quand j'en perds l'espérance.
Mais s'il te faut souffrir, au moins, cruelle ardeur,
Fais place à d'autres feux, passe au fond de mon coeur ;
Pour arriver au trône où tu pousses mon âme,
30 Souffre qu'à ton secours j'appelle une autre flamme,
Et puisque ton pouvoir est trop faible en ce jour ,
Permetts-moi d'emprunter les forces de l'amour.
Nous pourrons triompher encore avec nos armes :
Pour tout le sang royal mon visage a des charmes,
35 Et je vois sous mes lois également soumis
Et le roi de Syrie, et le prince son fils.
Si je veux m'abaisser jusqu'à feindre que j'aime,
Stratonice n'a pas encore le diadème,
Et Seleucus pour moi pourra tout aujourd'hui,
40 Pour peu que mes regards s'adoucissent pour lui.

Le sort devait un sceptre au sang du grand Eumenes,
Dont toute la chaleur a passé dans mes veines,
Mais malgré le refus du sort injurieux,
Je n'ai pour l'obtenir besoin que de mes yeux.
45 Il est doux de porter au front une couronne,
Quand le faveur des Dieux en naissant nous la donne ;
Mais il est bien plus doux, et bien plus glorieux,
De la devoir encore à soi-même, qu'aux Dieux.

SCÈNE II.

Céphise, Barsine.

CÉPHISE.

Quoi, vous êtes, Madame, et rêveuse, et chagrine,
50 Dans un jour que le roi pour votre hymen destine ?
Le prince votre amant, avec toute la cour,
Dans les murs d'Antioche est enfin de retour :
Le roi, qui doit ce soir épouser Stratonice,
Veut qu'avec son hymen le vôtre s'accomplisse,
55 Et son unique fils qui sera votre époux
Devrait vous inspirer des sentiments plus doux.

BARSINE.

Bien que d'Antiochus je me crois adorée,
Notre union encore n'est pas trop assurée
Et malgré ses désirs, et les ordres du roi,
60 Notre hymen se peut rompre.

CÉPHISE.

Et qui le rompra ?

BARSINE.

Moi.

CÉPHISE.

Vous, Madame, le rompre ?

BARSINE.

Oui, Céphise, moi-même.
Le prince a du mérite, il est digne qu'on l'aime,
Mais j'y trouve un défaut dont mon cœur est gêné.

CÉPHISE.

Dieux, quel défaut, Madame ?

BARSINE.

Il n'est pas couronné ;
65 Et le cœur que je porte, et qu'on veut que je donne,
Croit être à trop bas prix à moins d'une couronne.

CÉPHISE.

Mais vous pouviez régner en épousant le roi,
Avant qu'à Stratonice il engagea sa foi.
Vous avez pu choisir du prince, ou de son père,
70 Vous avez à tous deux également su plaire,
Et si le roi pour lui n'eut pas vu vos mépris,
Il n'aurait jamais pu vous céder à son fils.

BARSINE.

Apprends pour t'expliquer ce choix qu'on m'a vu faire,
Que j'aime Antiochus et que je hais son père,
75 Mon coeur pour Seleucus, malgré sa passion
Est naturellement rempli d'aversion,
Et tu sais que jamais un coeur n'est bien le maître
De ces instincts qu'en nous la Nature fait naître.
D'abord voyant le roi sans femme, et déjà vieux,
80 Et le prince assuré de régner en ces lieux,
Je croyais l'acceptant, toucher au diadème,
Fuir une main haïe, obtenir ce que j'aime,
Et satisfaire enfin dans mon coeur, par ce choix,
L'ambition, la haine, et l'amour à la fois.
85 Mais, hélas ! Cet espoir m'avait bien abusée,
Une autre a pris la main que j'avais refusée ;
le roi sur la frontière a vu Demetrius,
Où pour mieux confirmer les articles conclus,
Étant sollicité d'entrer dans sa famille,
90 Comme sceau de la paix, il a reçu sa fille.
S'il épouse ce soir, juge de mon effroi :
Le prince est en péril de n'être jamais roi,
Et le roi peut donner, pour comble de misère,
Des maîtres à son fils, en lui donnant des frères.
95 Entre les successeurs d'Alexandre le Grand,
Qui de tout l'univers fut jadis conquérant,
Je vois Demetrius dans la peur qui m'accable,
Le plus entreprenant, et le plus redoutable.
Il soutiendra sa fille, et mettra ses enfants,
100 Après la mort du roi, dans le trône où je tends,
Et je serai, sans prendre une plus haute marque,
Toujours femme d'un prince, et jamais d'un monarque.
Je sens bien que mon coeur en effet est surpris
De haine pour le père, et d'amour pour le fils ;
105 Mais rien n'étant plus doux que le titre de reine,
J'ai plus d'ambition que d'amour, ni de haine.
Le prince quoique aimable, est indigne de moi,
Son père a peu d'appas, mais enfin il est roi,
Et le sceptre qu'il tient, et dont l'éclat m'emporte,
110 Communique son charme à celui qui le porte.

CÉPHISE.

C'est bien tard en l'état, Madame, où je vous vois,
Que vous entreprenez de regagner le roi,
Et vous le deviez suivre en ce dernier voyage,
Pour détourner plutôt ce fatal mariage.
115 Moi, voir Demetrius ! Et ne sais-tu pas bien

Qu'Antigone son père a fait mourir le mien,
Et qu'il est de ma gloire, et de la bienséance,
De haïr sa personne et de fuir sa présence ?
Mais à voir Stratonice il faudra me forcer,
120 Par elle mon dessein doit ici commencer.
Je veux adroitement introduire en son âme
Du dégoût pour le roi dont je veux être femme,
Et lui peindre son fils avec des traits si doux,
Qu'elle tint à bonheur de l'avoir pour époux.
125 Voyons pourtant le roi, c'est ici son passage,
Il sort, et vient lui-même aider à mon ouvrage.

CÉPHISE.

Vous ne l'abordez pas ?

BARSINE.

Non, pour mieux réussir
Ce n'est pas mon dessein d'abord de m'adoucir.

SCÈNE III.

Séleucus, Policrate, Barsine, Céphise.

SÉLEUCUS.

Quoi, Princesse, à me fuir vous semblez déjà prête ?

BARSINE.

130 J'allais sortir, Seigneur, mais le respect m'arrête.

SÉLEUCUS.

Il ne m'est pas nouveau de voir pour mes ennuis,
Que vous ayez toujours à sortir d'où je suis.
J'allais chez Stratonice, et quoique sa naissance
Me donne pour la voir beaucoup de répugnance,
135 L'appui de j'eus de vous, après mon père mort,
M'engage pour vous plaire à faire cet effort.
J'ai cru vous obliger ; mais j'ai beau me contraindre,
Il ne m'est pas nouveau de vous entendre plaindre.

SÉLEUCUS.

140 C'est de tout temps aussi que vos soins les plus doux
Sont de me donner lieu de me plaindre de vous.

BARSINE.

J'ai toujours cependant tâché par quelque marque
De montrer mon respect pour un si grand monarque.

SÉLEUCUS.

Ce n'était pas assez.

BARSINE.

Aussi je reconnais

145 Que le respect n'est pas tout ce que je vous dois.
Je sais encore, Seigneur, quelle reconnaissance
Mon coeur depuis trois ans doit à votre assistance :
Quand on m'ôta mon père en le privant de jour,
Votre bonté m'offrit asile en votre cour.

SÉLEUCUS.

150 Je fis bien plus pour vous, dès que mes yeux vous virent
Je vous donnai mon coeur, mes soupirs vous l'apprentent,
Et vous deviez, pour suivre en effet mes désirs,
Me rendre coeur pour coeur et soupirs pour soupirs.

BARSINE.

Après ce grand honneur, mon coeur eut fait un crime
De ne vous pas donner sa plus parfaite estime.

SÉLEUCUS.

155 La plus parfaite estime a beau paraître au jour,
Elle tient lieu d'outrage à qui veut de l'amour.

BARSINE.

L'excès de vos bontés d'abord dût me confondre,
C'était en abuser, Seigneur, que d'y répondre :
Peut-être que l'amour que vous vouliez de moi
160 Vous eut fait refuser la fille d'un grand roi,
Et j'aurais cru vous faire en effet un outrage,
De vous avoir fait perdre un si grand avantage.

SÉLEUCUS.

Ce doit m'être un bonheur que d'être son époux,
Mais j'eusse encore été plus heureux d'être à vous,
165 Et le bien que j'assure un noeud si nécessaire,
Ne m'aurait jamais plu, si j'avais su vous plaire.
Mais puisque tous mes soins n'ont fait que vous aigrir,
C'est ici le dernier qui vous reste à souffrir.
Grâce à vos rigueurs, je viens enfin vous dire
170 Que mon coeur m'a promis de suivre un autre empire.
Qu'il ne veut plus troubler désormais vos appas,
Et quand il le voudrait qu'il ne le pourrait pas,
Voici le jour choisi pour le double hyménée
Qui doit vous délivrer de ma flamme obstinée,
175 Et vous touchez aux moments désirés,
Où nous serons tous deux pour jamais séparés.
Aimez mon fils en paix, j'aimerai Stratonice ;
Elle a de quoi forcer à lui rendre justice,
Et mes soupirs peut-être enfin vous seront doux,
180 Quand vous les entendrez pour une autre que vous.

BARSINE.

Sans m'expliquer, Seigneur, agréez que j'achève
Ce que je dois au rang où votre choix l'élève.
Je lui voudrais en vain disputer votre amour,
Et votre hymen m'oblige à lui faire ma cour.

SCÈNE IV.
Séleucus, Policrate.

SÉLEUCUS.

185 Elle me fuit, l'ingrate, et ma faiblesse est telle
Que j'ai bien de la peine à m'irriter contre elle ;
Je ne ais quoi toujours m'empêche en sa faveur
De pouvoir à mon gré disposer de mon coeur.

POLICRATE.

190 Mais son dessein, Seigneur, devrait vous satisfaire ;
Allant voir Stratonice elle cherche à vous plaire.

SÉLEUCUS.

Que tu sais mal juger de mon aversion !
L'ingrate pour me fuir cherche une occasion,
Elle en trouve un prétexte, et prend cet artifice,
Plus pour ne me voir pas, que pour voir Stratonice.
195 Bien qu'elle se contraigne, elle croit plus avoir
De joie à m'éviter, que de peine à la voir.
Elle la doit haïr d'une haine mortelle,
Et cependant je vois qu'elle me hait plus qu'elle.

POLICRATE.

Jugez-en mieux.

SÉLEUCUS.

Pourquoi me flattes-tu toujours ?
200 Je me flatte moi-même assez sans ton secours.
Comment puis-je l'aimer sans qu'au fonds de mon âme
Quelque flatteuse erreur ne nourrisse ma flamme ?
Je ne dois point douter de ses mépris ingrats,
Mais je serais guéri si je n'en doutais pas ;
205 Je la perdrais sans doute avec bien moins de peine,
Si j'étais en effet convaincu de sa haine,
Et déjà mon amour serait hors de mon coeur
S'il n'était retenu par quelque espoir trompeur.

POLICRATE.

210 Soit qu'elle soit ingrate, ou soit qu'elle vous aime,
Son coeur est réservé pour un autre vous-même ;
Et du moins le perdant, il vous doit être doux
Qu'il soit à votre fils s'il ne peut être à vous.

SÉLEUCUS.

215 Le prince m'est bien cher ; jamais, je le confesse,
Un père pour son fils n'eut la même tendresse ;
J'entre en tout ce qu'il souffre, et ne sens que trop bien
Que le sang qui l'anime est le plus pur du mien.
Cent fois en sa faveur tu m'as entendu dire
Que je pourrais céder jusques à mon empire,

Mais apprends, quand on aime avec beaucoup d'ardeur,
220 Qu'on peut céder plutôt un empire qu'un coeur.
Pour mon fils sans regret je perdrais une vie
Dont j'ai mis dans son sein la meilleure partie ;
Mais tel, qui sans regret peut renoncer au jour,
Ne peut sans douleur renoncer à l'amour.
225 Mais ma douleur fut-elle encore plus violente,
À l'hymen de mon fils il faut que je consente :
Le voici. Qu'il est pâle, et qu'il semble agité !

SCÈNE V.
Séleucus, Antiochus, Policrate, Timante.

SÉLEUCUS.

Qui peut à mon abord vous rendre inquiété ?
Vous craignez mon amour, Prince, et je m'imagine,
230 Qu'on vous a dit qu'ici je parlais à Barsine :
Mais n'appréhendez rien ni d'elle ni de moi,
Elle vient de me fuir, Stratonice a ma foi,
Et je ne puis changer la parole donnée
D'achever mon hymen cette même journée.

ANTIOCHUS.

235 Quand vous pourriez changer, je sais ce que je dois
Aux désirs d'un père, aux ordres de mon roi,
Et vous pourriez me faire une plus grande injure,
Sans craindre de ma part ni plainte ni murmure.
Ce n'est pas toutefois que j'ai appréhendé
240 Que vous m'ôtiez l'objet que vous m'avez cédé ;
Je ne crains pas de voir manquer votre promesse ;
Mais vous n'avez pas craint de voir cette princesse,
Et vous savez, Seigneur, si j'ose m'exprimer
Qu'on doit craindre de voir ce que l'on craint d'aimer.

SÉLEUCUS.

245 Non, non, j'ai cru devoir aux yeux de la princesse
Faire un dernier effort pour vaincre ma faiblesse ;
Je l'ai vue, espérant, aidé par ses dédains,
De retirer mon coeur de ses ingrates mains ;
Et pour mieux affermir mon âme chancelante,
250 Par les derniers soupirs de ma flamme mourante.
J'ai tâché d'exhaler tous les restes d'ardeur
Qui pourrait être encore demeurés dans mon coeur.

ANTIOCHUS.

Il faut voir pour aimer, et d'où le mal procède,
C'est rarement, Seigneur, que provient le remède.
255 Vous croyez n'aimer plus, je n'en veux plus douter ;
Mais qui croit n'aimer plus peut souvent se flatter,
Et l'amour est un mal difficile à connaître,
Dont on n'est pas guéri toujours, quand on croit l'être.

SÉLEUCUS.

Dussai-je encore aimer Barsine malgré moi,
260 Malgré tout mon amour vous recevrez sa foi :
Et dût votre bonheur rendre ma mort certaine,
La fin du jour sera la fin de votre peine.

ANTIOCHUS.

Ah ! Plutôt qu'à ce prix j'accepte un tel bonheur,
Je renonce à Barsine, épousez-la, Seigneur.

SÉLEUCUS.

265 Non, Prince, j'ai promis d'épouser Stratonice,
Il faut que ma promesse aujourd'hui s'accomplisse,
Et c'est m'obliger peu que de me présenter
Ce que je ne suis plus en état d'accepter.

ANTIOCHUS.

270 Depuis que Stratonice a vu partir son père,
Elle n'a daigné prendre aucun soin pour vous plaire,
Et son orgueil en vous trouve si peu d'appas,
Que vous l'obligerez de ne l'épouser pas.

SÉLEUCUS.

L'horreur pour Stratonice en vous n'est pas nouvelle,
Sans cesse tâchez de m'animer contre elle,
275 Et votre aversion vous pouvant abuser,
Vous n'êtes pas croyable en voulant l'accuser.

ANTIOCHUS.

L'aversion, Seigneur, n'est pas ce qui m'anime,
Je rends à ses appas ce qu'on leur doit d'estime,
Elle est belle, et ses yeux ont des charmes pour tous ;
280 Mais son coeur et plus fier que ses yeux ne sont doux,
J'en conçois moins d'espoir que je n'en prends d'alarmes
Et son orgueil me touche encore plus que ses charmes.
Vous avez vu combien elle a pris de souci
Pour faire retarder son hymen jusqu'ici,
285 Et combien lentement nous l'avons amenée
Jusques en cette ville aux noces destinée ;
Mille prétextes vains par ses soins inventés
Nous ont en tant d'endroits si longtemps arrêtés.
Qu'elle semblait aller par un fatal caprice,
290 Au lieu de votre hymen, comme au lieu d'un supplice.
Plus votre soin est grand, plus son mépris s'accroît ;
Dès que vous paraissez, sa tristesse paraît,
Et si vous l'entendez quelquefois qui soupire ;
Ses yeux en même temps prennent soin de vous dire,
295 Que ce soupir funeste échappé de son coeur,
Est bien moins un effet d'amour que de douleur.
Sa fierté même enfin à tel point est montée,
Qu'elle ne me peut voir sans paraître irritée,
Et sans que j'ai en rien mérité son courroux,

300 Si ce n'est pas l'honneur d'être sorti de vous.

SÉLEUCUS.

Je rentre, et ne veux pas en ouïr davantage.
Un droit inviolable à cet hymen m'engage,
Ma parole est donnée, il faut l'exécuter ;
Et puisque c'est un mal qu'on ne peut éviter,
305 Je le ressens assez sans que l'on m'en instruise,
Et j'ai plutôt besoin que l'on me le déguise.

SCENE VI.
Antiochus, Timante.

ANTIOCHUS.

C'en est fait, j'ai perdu mes soins et mon espoir,
Mon père épousera Stratonice ce soir.
Stratonice !

TIMANTE.

À ce nom votre pâleur augmente,
310 Reposez-vous, Seigneur.

ANTIOCHUS tombant de son siège.

Que je souffre, Timante,
Et crains bien que le ciel n'ait marqué dans mon sort
L'heure de cet hymen pour celle de ma mort !

TIMANTE.

Le roi n'est pas fort loin, et je lui vais apprendre
Le mal inopiné qui vient de vous surprendre.

ANTIOCHUS.

315 Arrête, et garde-toi de lui rien découvrir
D'un mal qu'il peut accroître et qu'il ne peut guérir ;
Il n'est pas nouveau, je l'eus pour mon supplice
Dès le premier instant que je vis Stratonice.
Ah, que pour moi ce fut un malheureux instant !
320 Hélas !

TIMANTE .

Vous soupirez ?

ANTIOCHUS.

Ne m'observe pas tant,
Laisse-moi te cacher la cause de ma peine.

TIMANTE.

Je me suis bien abusé, Seigneur, si c'est la haine,
Pour haïr Stratonice on y voit trop d'appas.
Vous changez de couleur ?

ANTIOCHUS.

Ne me regarde pas.

TIMANTE.

325 Je vois trop qu'à l'aimer votre âme s'abandonne.

ANTIOCHUS.

Ah ! Garde-toi donc bien d'en rien dire à personne.

TIMANTE.

Vous voulez donc l'aimer ?

ANTIOCHUS.

Moi, vouloir être amant
De celle qui toujours me hait obstinément ?
Qui prend même plaisir à me montrer sa haine,
330 Et qui toujours me fuit, ou me souffre avec peine ?
Moi, la vouloir aimer ? Non, c'est trop me trahir,
Non, Timante, plutôt je la voudrais haïr ;
Mais à te dire vrai je sens malgré moi-même
Que ce qu'on veut haïr est souvent ce qu'on aime.

TIMANTE.

335 C'est donc par quelque espoir d'avoir un jour sa foi
Que vous voulez contre elle aigrir toujours le roi,
Et le dépit ardent que vous faites paraître
N'est en effet qu'amour ?

ANTIOCHUS.

Cela pourrait bien être,
Mais l'ingrate me hait.

TIMANTE.

En êtes-vous certain ?

ANTIOCHUS.

340 J'en voudrais bien douter, mais hélas, c'est en vain ;
Ses soins pour m'éviter chaque jour m'en instruisent,
Quand je m'offre à ses yeux ses regards me le disent,
Et quand je veux parler pour m'en instruire mieux,
Sa bouche avoue encore tout ce qu'ont dit ses yeux.
345 La cruelle rougit d'une fureur soudaine,
Et m'ose hautement assurer de sa haine.
C'est l'ordinaire effet de l'invincible horreur
Qui d'une belle-mère aigrir toujours la coeur,
Et qui fait qu'un beau-fils, qu'un père favorise,
350 Lui semble un ennemi qu'il faut qu'elle détruise.

TIMANTE.

Mais Barsine vous aime, et vous croit son amant ?

Vous devez l'épouser ?

ANTIOCHUS.

C'est mon plus grand tourment.
Devant que j'eusse vu l'ingrate que j'adore,
Je l'aimais, et mon coeur voudrait l'aimer encore ;
355 Mais je sens, dans l'ardeur qui me vient enflammer,
Qu'on n'aime pas toujours ce qu'on voudrait aimer.

TIMANTE.

Du mal que vous souffrez la moindre connaissance
De l'hymen de Barsine aujourd'hui vous dispense ;
Le roi vous aime trop, Seigneur, pour vous presser.

ANTIOCHUS.

360 Mon mal est bien plus grand que tu ne peux penser,
Je me sens tout de flamme, et toujours sans relâche
Une fièvre maligne à mes humeurs s'attache ;
Mon âme a su partout répandre sa langueur,
Mon sang a pris sa part du trouble de mon coeur,
365 Et mes esprits brûlants, par leurs courses soudaines
Ont enfin fait couler mon feu jusqu'en mes veines ;
Mais rougissant de voir ce qui me fait brûler,
J'aime encore beaucoup mieux en mourir qu'en parler,
Mon amour fait mon mal, Timante, et je m'expose,
370 En découvrant l'effet, à découvrir la cause ;
Je me sens si honteux, et j'ai tant de regret
De n'aimer plus qui m'aime, et d'aimer qui me hait,
Qu'aussi bien je mourrais de honte et de tristesse,
Si l'ingrate que j'aime avait su ma faiblesse.
375 Quoi ? L'orgueilleuse aurait le plaisir de savoir
Que malgré moi mon âme est toute en son pouvoir ?
Qu'elle peut sur mon coeur beaucoup plus que moi-même,
Qu'elle me hait enfin bien moins que je ne l'aime,
Et que c'est en effet pour elle que je meurs ?
380 Ah, ce serait pour moi le plus grand des malheurs.
Elle n'aura jamais cette barbare joie,
Si je ne la hais pas, je veux qu'elle le crois ;
Je veux, malgré l'amour dont je me sens surpris,
Montrer haine pour haine, et mépris pour mépris,
385 Et que l'indigne ardeur dont j'ai l'âme enflammée,
Soit une honte au moins dans mon coeur renfermée.
Dussai-je de douleur en mourir à l'instant,
Je veux voir son hymen d'un visage content,
Et conclure à ses yeux le fatal mariage
390 Où je sais qu'aussi bien ma parole m'engage,
Je réponds que Barsine aura ma main ce soir.
Mais je me sens encore trop faible pour la voir.
Rentrons.

TIMANTE.

Quoi ! Vous craignez, Seigneur, de voir Barsine ?
Quand votre coeur pour elle enfin se détermine ?
395 Je crains de lui montrer un peu trop de froideur,
Je réponds de ma main, mais non pas de mon coeur.



ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. Philippe, Stratonice, Zénone.

PHILIPPE.

Je ne permettrai point que l'hymen se diffère,
Perdez-en le désir, je n'y puis satisfaire ;
Vous savez qui je suis.

STRATONICE.

Oui, je le sais, Seigneur,
400 Vous pouvez tout sur moi, ma mère et votre soeur.
Je sais qu'il faut ici, par l'ordre de mon père,
Que je vous obéisse et que je vous révère,
Je sais qu'entre vos mains il a remis ses droits,
Et que tous vos désirs me sont autant de lois.
405 Je ne vous presse pas de rompre l'hyménée,
Où pour le bien public je me vois destinée ;
Mais pour me disposer à recevoir ces noeuds,
Laissez-moi, s'il se peut, encore un jour ou deux,
Et daignez m'accorder ce terme pour détruire
410 Le trouble qui me gêne et que l'hymen m'inspire.

PHILIPPE.

Vous m'en dites beaucoup, mais j'en vois encore plus ;
Vous trouvez peu d'appas sans doute à Seleucus,
Et ce trouble secret dont vous êtes gênée,
A plutôt pour objet l'époux que l'hyménée.
415 Mais ce trouble sur vous eut-il plus de pouvoir,
Il faut que Seleucus vous épouse ce soir :
L'heure est déjà prise, et ce jour seul vous reste,
Employez-le à bannir cette haine funeste,
Songez qu'il faut régner, et que l'ambition
420 Doit être des grands coeurs l'unique passion,
Qu'il ne faut rien haïr que ce qui vous peut nuire ;
Qu'il ne faut rien aimer moins que d'un empire ;
Préparez-y votre âme, et pour donner des lois,
Hâtez-vous d'obéir pour la dernière fois.

SCÈNE II.
Stratonice, Zénone.

STRATONICE.

425 Que ne sais-tu la peine où tu vas me réduire,
Cruel, qui veux me voir maîtresse d'un empire ?
Que ne suis-tu mes vœux, et pour toute faveur
Que ne me laisses-tu maîtresse de mon cœur !
430 Vois, Zénone, à quel prix est ma haute naissance,
Elle ne peut laisser mon cœur en ma puissance,
Et pour avoir le droit de me faire obéir,
Je perds la liberté d'aimer ou de haïr.

ZÉNONE.

Mais contre Seleucus quel sujet vous anime ?
Madame, il n'a pour vous fait voir que de l'estime.

STRATONICE.

435 Zénone, il est certain, mais le prince son fils
N'a pour moi jusqu'ici fait voir que du mépris.

ZÉNONE.

Le roi cherche à vous plaire avec un soin extrême.

STRATONICE.

Le prince Antiochus n'en use pas de même.

ZÉNONE.

Le roi vous aimera, bornez-y vos souhaits.

STRATONICE.

440 Mais le prince son fils ne m'aimera jamais.

ZÉNONE.

Vous nommez tant ce fils à vos désirs contraire,
Qu'on dirait qu'il vous touche un peu plus que son père.

STRATONICE.

Le roi hérit ce prince, et son aversion
De son père et de moi peut troubler l'union.
445 Voilà pourquoi j'en parle, et ce que j'en dois craindre.

ZÉNONE.

Vous n'avez pas encore sujet de vous en plaindre ;
Il est vrai qu'il fait voir pour vous quelque froideur,
Mais son indifférence émeut trop votre cœur.
Croyez-moi vous n'auriez ni regret ni colère
450 De ne lui plaire pas s'il n'avait pu vous plaire,
Et vous pourriez le voir sans douleur aujourd'hui
Indifférent pour vous, si vous l'étiez pour lui.

STRATONICE.

Quoi ? Ne connais-tu pas quel soin et quelle peine
Je prends incessamment pour lui montrer ma haine ?

ZÉNONE.

455 Si vous le haïssez, vous n'auriez pas besoin,
D'avoir pour le montrer tant de peine et de soin.

STRATONICE.

Je ne le vois jamais sans rougir de colère.

ZÉNONE.

Rougir est de l'amour un effet ordinaire.

STRATONICE.

Mais autant que je puis je fuis toujours ses pas.

ZÉNONE.

460 Si vous ne le craigniez, vous ne le fuiriez pas.

STRATONICE.

Hé bien, juge à ton gré de mon désordre extrême ;
Crois que je crains d'aimer, mais ne crois pas que j'aime.

ZÉNONE.

Mais vous-même croyez qu'il est à présumer
Que l'on aime déjà dès que l'on craint d'aimer.

STRATONICE.

465 Le prince aime Barsine, et je ne puis prétendre,
Il l'épouse ce soir. Mais que vient-on m'apprendre ?

SCÈNE III.
Stratonice, Zabas, Zénone.

ZABAS.

Barsine vient, Madame, en ce lieu pour vous voir.

STRATONICE.

Barsine ? Qu'elle vienne, il la faut recevoir.

ZÉNONE.

470 Ce nom vous fait pâlir, et malgré vous Madame,
On voit jusqu'en vos yeux le trouble de votre âme ;
Mais à tort votre esprit contre elle est animée,
Le prince, à ce qu'on dit, n'en est pas fort aimé.

STRATONICE.

Crois-tu qu'on dise vrai ? Barsine feint peut-être,
On aime quelquefois sans le faire connaître.

ZÉNONE.

475 Pourriez-vous bien y prendre un si grand intérêt,
Si vous ne l'aimiez pas... mais Barsine paraît.

SCÈNE IV.
Stratonice, Barsine, Zénone, Céphise.

STRATONICE.

Je me trouve surprise, et sachant qui vous êtes,
Je n'osais espérer l'honneur que vous me faites.

BARSINE.

480 Je vous connais, Madame, et je sais qui je suis,
Le sang dont vous sortez a fait tous mes ennuis ;
Je sais que pour détruire un puissant adversaire,
Votre aïeul Antigone a fait mourir son père,
Et que de nos maisons les cruels différents
Pouvaient me dispenser des soins que je vous rends.
485 Mais si votre maison a détruit ma famille,
Vous prenez un époux dont je vais être fille,
Et je dois mon respect au rang où vous montez,
Comme je dois ma haine au sang dont vous sortez.

STRATONICE.

490 L'hymen de Seleucus m'est un grand avantage,
Puisque de votre haine enfin il se dégage.
Et qu'il me justifie en faveur de son rang
Du seul crime qu'on puisse imputer à mon sang.

BARSINE.

L'hymen d'Antiochus ne m'est pas moins propice,
Puisqu'il faut qu'avec vous ce feu sacré m'unisse,
495 Et m'épargne, en faveur d'un devoir plein d'appas,
La peine que j'aurais à ne vous aimer pas.
Mais je souhaiterais qu'un noeud si favorable
Vous pût être aussi doux qu'il doit m'être agréable,
Et pour combler mes voeux je voudrais que le roi
500 Eut pour vous les appas que le prince a pour moi.

STRATONICE.

Si le prince vous plaît, croyez que dans mon père
Je ne vois rien aussi qui ne me doive plaire,
Et que je vous souhaite en recevant sa foi,
Autant d'amour pour lui que j'en ai pour le roi.

BARSINE.

505 Si vous aimez le roi, je confesse, Madame,
Qu'on ne peut trop louer la force de votre âme,
Et que l'on doit avoir sans doute en pareil sort
Une grande vertu pour un si grand effort.
Si pour le prince encore vous étiez destinée,
510 Je vous verrais l'aimer sans en être étonnée,
Votre âge avec le sien ayant plus de rapport,
Un peu d'amour pour lui ne surprendrait pas fort ;
Il a des qualités dont un coeur jeune et tendre
N'aurait pas peu de peine à se pouvoir défendre,
515 Et dont l'appas brillant, sans qu'on dut l'étonner,
Pourrait rendre l'amour qu'on lui pourrait donner.
Mais que de votre coeur vous vous rendiez maîtresse,
Jusques à le forcer d'avoir de la tendresse
Pour un roi qui n'a rien qui puisse en inspirer ;
520 C'est en quoi l'on ne peut assez vous admirer.

STRATONICE.

Mais comptez-vous pour rien l'éclat qui l'environne,
Les charmes de son trône, et ceux de sa couronne,
Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
Où je vais prendre part en recevant sa main ?
525 Si mon choix vous surprend, le vôtre aussi m'étonne ;
Le roi vous présentait son sceptre, et sa personne,
Et je plains votre coeur abusé par vos yeux,
D'avoir choisi le prince, ayant pu choisir mieux.
Tout ce qu'il a d'aimable est assez ordinaire,
530 Ou je connais mal en ce qui devrait plaire :
Il me cache les traits que vous trouvez si doux,
Ou je n'ai pas les yeux si pénétrants que vous,
Et je n'y trouve rien, quoique vous puissiez dire,
Qui pût justifier le refus d'un empire.
535 Il est vrai qu'il est jeune, et le roi ne l'est pas :
Mais croyez-vous qu'un trône, avec tous ses appas,
Ne doive pas paraître aux yeux d'une princesse,
Plus doux et plus brillant qu'un peu plus de jeunesse ?

Le roi, malgré son âge, est toujours un beau choix ;
540 Un peu de cheveux gris ne sied point mal aux rois ;
Et quand on peut atteindre à des grandeurs solides,
Un diadème au front efface bien des rides.

BARSINE.

Quand l'ambition seule occupe tout un cœur,
Je crois que hors du trône il n'est point de douceur,
545 Mais pour croire à ce point la grandeur précieuse,
Le ciel ne m'a pas faite assez ambitieuse.

STRATONICE.

Quand l'amour touche une âme, aussi je croirais bien,
Que hors de ce qu'on aime on n'estime plus rien,
Mais pour aimer le prince, et ne m'en pas défendre,
550 Le ciel m'a fait un cœur qui n'est pas assez tendre.

BARSINE.

Ainsi, grâce au destin, nos cœurs seront tous deux
Par des besoins différents également heureux :
Nulle de nous aura ce que l'autre souhaite,
Et chacune aura lieu d'être si satisfaite,
555 Qu'il ne pourra rester à pas une en secret,
La moindre sentiment d'envie et de regret.
Mais il faut vous laisser, le jour d'une hyménée
Est toujours, quoi qu'on dise, une grande journée,
Et dans de pareils soins, on doit s'occuper mieux,
560 Qu'à perdre en vains discours un temps si précieux.

SCÈNE V.

Stratonice, Zénone.

STRATONICE.

Hé bien, avais-je tort, quand j'ai cru que Barsine
Pouvait aimer le prince à qui l'on la destine ?
Tout ce qu'elle en a dit vient de me confirmer
Qu'elle y voit trop d'appas, pour ne le point aimer.

ZÉNONE.

565 Avais-je tort aussi, lorsque j'ai cru, Madame,
Que le prince en secret avait touché votre âme ?
Sauriez-vous à regret qu'elle y voit des appas,
Et qu'elle l'aime enfin, si vous ne l'aimiez pas ?
Vous connaissez ma foi, ne cherchez plus d'adresses.
570 Vous l'aimez, Avouez-le.

STRATONICE.

Ah, Dieux, que tu me presses !
Je te laisse tout croire, et veux tout endurer,
Mais si je l'aime, au moins laisse-moi l'ignorer.

ZÉNONE.

Il est bien malaisé d'ignorer que l'on aime ;
L'amour se fait toujours assez sentir lui-même,
575 Et quand un coeur se cache un mal si plein d'appas,
Il feint de l'ignorer, et ne l'ignore pas.
Vous déguisez en vain un si cruel martyre.
Quoi, vous baissez les yeux, et ne m'osez rien dire ?

STRATONICE.

580 Que faut-il davantage ? Avoir les yeux baissés,
Et n'osez dire rien, n'est-ce pas dire assez ?

ZÉNONE.

Enfin vous confessez que l'amour vous surmonte ?

STRATONICE.

D'où me pourrait provenir tant de honte ?
Je sens ce qu'en effet je ne puis exprimer,
Mais je ne sais pas bien encore si c'est aimer.

ZÉNONE.

585 Dieux ! Que me dites-vous ?

STRATONICE.

Que veux-tu que je die ?
L'amour m'est inconnu, je n'aimai de ma vie,
Mais pourtant, dans le trouble où mes sens sont réduits
Je crois que quand on aime, on est comme je suis.
Oui, Zenone, en effet je commence à le croire,
590 Je commence à vouloir n'aimer plus pour ma gloire,
Mais si de ma frayeur j'ose de te faire part,
Je crains de commencer à le vouloir trop tard ;
Je crains que cette ardeur, dans mon coeur trop cachée,
Pour en pourvoir sortir, n'y soit trop attachée,
595 Et qu'un mal si honteux pour l'avoir trop souffert,
Ne puisse être guéri quand il est découvert.
Mais quand j'aurais au coeur d'assez grandes faiblesses
Pour ne pas étouffer ces indignes tendresses,
Ne crois point que je manque à suivre mon devoir,
600 Ne crois point que le roi n'ait pas ma main ce soir.
Je punirai ce coeur, qui ne me veut pas croire,
Ce coeur, qui veut aimer au dépend de ma gloire,
Puisqu'il m'est infidèle, et qu'il veut aujourd'hui
Faire un choix malgré moi, j'en ferai malgré lui ;
605 Puisqu'il entreprend bien d'aimer pour mon supplice
Ce que je veux haïr avec tant de justice,
J'entreprendrai d'aimer ce qu'il prétend haïr,
Et je le trahirai, comme il m'ose trahir.

ZÉNONE.

610 C'est donc pour ce sujet, qu'avec tant de constance
Partout d'Antiochus vous fuyez la présence ?

STRATONICE.

Oui, je l'ai toujours fui, de crainte qu'en effet
On ne connut que j'aime un ingrat qui me hait.

ZÉNONE.

Mais du prince en effet connaissez-vous la haine ?

STRATONICE.

Il ne s'en cache pas, tant il a l'âme vaine,
615 Et j'apprends tous les jours, que dès qu'il parle au roi,
Il ne peut s'empêcher de parler contre moi.

ZÉNONE.

Il faut donc empêcher votre amour de paraître.

STRATONICE.

Oui, oui, mon lâche coeur s'en sera pas le maître,
Je forcerai ma bouche, en choquant ses désirs,
620 A ne laisser sortir aucun de ses soupirs ;
Je craindrai ce qu'il veut, je fuirai ce qu'il aime,
Et s'il faut voir le prince enfin malgré moi-même,
J'empêcherai mes yeux de prêter à mon coeur
Aucun regret qui puisse exprimer sa langueur.

SCÈNE VI.

Antiochus, Stratonice, Timante, Zénone.

ANTIOCHUS à Timante.

625 Viens, suis-moi chez Barsine, allons sans plus attendre,
Je me sens de la force assez pour l'entreprendre.
Mais je vois Stratonice.

STRATONICE.

Ô Dieux ! Le prince sort.

ANTIOCHUS.

Évitons sa rencontre.

STRATONICE.

Évitons son abord.

ANTIOCHUS.

Montrons que je la hais.

STRATONICE.

Montrons que je l'abhorre.

TIMANTE à Antiochus.

630 Vous avancez toujours.

ZÉNONE à Stratonice.

Vous demeurez encore.

ANTIOCHUS.

Allons, retirons-nous.

STRATONICE.

Allons, sortons d'ici.

ANTIOCHUS à Stratonice.

Hé quoi, vous me fuyez ?

STRATONICE.

Vous me fuyez aussi.

ANTIOCHUS.

Si je vous fuis, au moins j'apprends de votre fuite
Que ce ne doit pas être un soin qui vous irrite.

STRATONICE.

635 Votre fuite m'apprend si j'évite vos pas
Que c'est un soin aussi qui ne vous déplaît pas.

ANTIOCHUS.

Ce soin ne devrait as en effet me déplaire.
Toutefois...

STRATONICE.

Achevez...

ANTIOCHUS.

Non, il vaut mieux me taire ;
Aussi bien où je vois votre sort et le mien,
640 Ce que je vous dirais ne servirait de rien.

STRATONICE.

Je dois aussi toujours et vous fuir et vous nuire ;
Cependant...

ANTIOCHUS.

Dites tout.

STRATONICE.

Il vaut mieux ne rien dire,
Aussi bien en l'état où je vois notre sort,

Ce que je vous dirais pourrait me faire tort.

ANTIOCHUS.

645 Si vous saviez les maux que mon malheur m'envoie...
Mais si vous les saviez, vous auriez trop de joie.

STRATONICE.

Rien ne doit maintenant vous causez de souci,
Vous allez être heureux !

ANTIOCHUS.

Vous l'allez être aussi.

STRATONICE.

Vous épousez ce soir une beauté bien chère.

ANTIOCHUS.

650 Ce même soir aussi vous épousez mon père.

STRATONICE.

Je vous entends, et vois qu'aux cœurs ambitieux
Le nom de belle-mère est toujours odieux.
Je vous fâche en ce rang, mais je veux bien qu'on sache
Que cet hymen me plaît d'autant plus qu'il vous fâche,
655 Et que ce nom fatal dont vous êtes jaloux,
Par l'horreur qu'il vous fait me semble encore plus doux.

ANTIOCHUS.

Je crois sans ce secours mon père assez aimable
Pour vous faire trouver cet hymen agréable.

STRATONICE.

Peut-être vous croyez que j'ai peine à l'aimer,
660 Et l'âge où l'on le voit vous le fait présumer ?
Mais je veux vous forcer de croire le contraire;
Je veux que vous sachiez qu'il m'a d'abord su plaire,
Et que le roi pour moi, malgré ses cheveux gris,
N'aurait rien d'odieux, s'il n'avait point de fils.
665 Oui, sans rien déguiser, Prince, je vous confesse
Que vous lui dérobez beaucoup de ma tendresse,
Que vous causez pour lui ce que j'ai de froideur,
Et qu'il n'a que son fils qui lui nuise en mon cœur.

ANTIOCHUS.

Vous me haïssez donc ?

STRATONICE.

670 Et je mettrai tous mes soins à vous le faire croire.
J'y mets toute ma gloire,

ANTIOCHUS.

Achevez, et pour moi montrez tant de courroux
Que vous me contraignez d'en prendre aussi pour vous.

Inspirez-moi l'orgueil dont votre âme est si pleine,
Et versez dans mon coeur un peu de votre haine.

STRATONICE.

675 Ce n'est pas un secours dont vous avez besoin,
Vous me haïrez bien sans que j'en prenne soin.

ANTIOCHUS.

Je ferai mes efforts, et sans votre assistance
Mon coeur peut-être encore n'en perd pas l'espérance.

STRATONICE.

680 Vous en viendrez à bout, je n'en veux point douter.
Mais c'est trop vous souffrir, et c'est trop m'arrêter,
Adieu, croyez toujours que ma haine est extrême,
Prince et si je vous hais, haïssez moi de même.

SCÈNE VII.
Antiochus, Timante.

ANTIOCHUS.

Ah si vous me laissez l'ordre de vous haïr,
Laissez-moi donc aussi le pouvoir d'obéir,
685 Cruelle, et si pour vous ma haine est nécessaire,
Pour m'empêcher d'aimer, empêchez-vous de plaire.
Vous demandez ma haine ? Ah, ne pouviez-vous mieux
Mettre aujourd'hui d'accord votre bouche et vos yeux ?
Peuvent-ils à la fois vouloir avec justice,
690 Et que je vous adore, et que je vous haïsse,
Et deviez vous prêter, pour ma peine en ce jour,
Votre bouche à la haine, et vos yeux à l'amour ?
Moi, vous haïr ? Hélas ! Le devez-vous prétendre,
Comme si de mon choix mon coeur pouvait dépendre,
695 Et comme si l'ardeur qui fait mon désespoir,
Avait laissé pour vous ma haine en mon pouvoir ?

TIMANTE.

700 Quoi, vous l'aimez encore, Seigneur, qu'est devenue
Cette fierté qu'en vous j'ai toujours reconnue,
Et l'orgueil qui régna toujours dans votre coeur,
Souffre-t-il sans dépit cette indigne rigueur ?

ANTIOCHUS.

Hélas ! Je voudrais bien paraître moins esclave,
Je voudrais bien braver l'ingrate qui me brave,
Pour avoir du dépit mon coeur fait ce qu'il peut,
Mais on n'a pas toujours du dépit quand on veut.
705 J'ai beaucoup enduré, je sais que l'inhumaine
Me parlait seulement pour m'exprimer sa haine,
Je souffrais des rigueurs qui devaient m'émouvoir ;
Mais, Timante, j'avais le plaisir de la voir,
Et par l'effet puissant du charme qui me touche,
710 Ses yeux adoucissaient les rigueurs de sa bouche,

Je te dirai bien plus, tous les soins qu'elle a pris
N'ont pu persuader mon coeur de ses mépris ;
Je trouve aux mots cruels qu'elle m'a fait entendre
Certain charme secret que je ne puis comprendre ;
715 J'ai peine à m'alarmer, et sans savoir pourquoi,
Je ne sais quel espoir me flatte malgré moi,
Tant il est naturel, dans un malheur extrême,
De se flatter toujours, mais surtout quand on aime.

TIMANTE.

720 Mais Barsine, Seigneur, vous oblige à la voir,
Si vous avez dessein de l'épouser ce soir.

ANTIOCHUS.

Je ne puis, mon mal croît, voyons plutôt mon père,
Afin que s'il se peut, son hymen se diffère,
Fut-ce d'un seul moment, ne m'en détourne pas,
C'est toujours d'un moment différer mon trépas.



ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Stratonice, Séleucus, Policrate, Zénone.

STRATONICE.

725 Le soin de notre hymen tout entier vous regarde,
Et si vous souhaitez, Seigneur, qu'on le retarde,
Vous en êtes le maître, et dans ce sentiment
Vous n'avez pas besoin de mon consentement.

SÉLEUCUS.

Si vous n'y consentez, je ne puis l'entreprendre.

STRATONICE.

730 Si vous le désirez, je ne puis m'en défendre,
Et vous avez déjà sur moi des droits sacrés
Pour me faire vouloir ce que vous désirez.
Ne consultez que vous, différez sans rien craindre,
J'aurais bien du regret, Seigneur, de vous contraindre.

SÉLEUCUS.

735 N'outragez point ma foi jusqu'à vous figurer
Que par froideur pour vous je cherche à différer.
Mon cœur suit mon devoir et ma seule tendresse
Demande ce délai pour mon fils qui m'en presse.

STRATONICE.

Quoi, ce délai, Seigneur, du prince est souhaité ?

SÉLEUCUS.

740 Lui-même avec ardeur m'en a sollicité ;
Sans lui jamais ce soin n'eut entré dans mon âme.

STRATONICE.

Quoi, lui-même ?

SÉLEUCUS.

Oui, lui seul, n'en doutez point, Madame.

STRATONICE.

Ah, je n'en doute point, et mon coeur interdit,
En croit bien plus encore que vous n'en avez dit ;
745 Je crois qu'après de vous le prince a l'injustice
De me rendre toujours quelque mauvais office ;
Je crois qu'il ne peut voir mon hymen qu'à regret,
Je crois que mon bonheur fait son tourment secret,
Je crois qu'il veut m'ôter ce que j'obtiens de gloire,
750 Je crois qu'il vous y porte.

SÉLEUCUS.

Ah, c'est un peu trop croire.

STRATONICE.

Quoi, Seigneur, dans la haine où je le vois pencher,
Prenez-vous intérêt jusqu'à me la cacher ?

SÉLEUCUS.

Non je n'entreprends point de vous cacher sa haine,
Je sais que je prendrais une inutile peine,
755 Puisqu'on ne voit que trop en chaque occasion
Les bizarres effets de cette aversion,
Et que son âme en est si fortement touchée,
Qu'il me désavouerait si je l'avais cachée.
Je n'entreprends ici que de vous assurer
760 Que c'est un sentiment qu'il ne peut m'inspirer ;
Que je ne trouve en vous rien qui ne doive plaire,
Que la haine du fils ne va point jusqu'au père,
Et que cette injustice indigne de son rang
A du moins respecté la source de son rang.

STRATONICE.

765 Si je vous plais, Seigneur, je dois être contente, ;
Toute autre aversion doit m'être indifférente,
Et mon âme livrée au pouvoir d'un époux
Doit borner ses désirs et ses craintes en vous.
On peut croire pourtant que sa haine enflammée
770 Aurait déjà cessé si vous m'aviez aimée,
Et qu'ayant sur un fils un pouvoir absolu,
Il aurait pu m'aimer si vous l'aviez voulu.

SÉLEUCUS.

N'accusez que mon fils, assurez-vous, Princesse,
Qu'il ne tient pas à moi que sa haine ne cesse.
775 J'ai fait ce que j'ai pu pour vous en faire aimer,
Il a des sentiments qu'on ne peut trop blâmer,
Et j'aurais empêché son coeur d'oser les prendre,
Si jusques sur son coeur mes droits pouvaient s'étendre ;
Il tient de moi le jour, il est dessous ma loi,
780 Mais son âme est un bien qu'il ne tient pas de moi ;
Les Dieux dont elle vient par leur loi souveraine
L'ont faite indépendante et libre dans sa haine,

Et le ciel dans mes droits ne m'a point accordé
Un pouvoir que les dieux n'ont pas même gardé.
785 Je l'ai pourtant réduit enfin à me promettre
De respecter le rang où ma main vous doit mettre ;
Mais son coeur, pour dompter cet aveugle transport,
Demande un peu de temps pour un si grand effort,
Et si vous souhaitez que sa haine finisse...

STRATONICE.

790 Non, non, puisqu'il le veut, Seigneur, qu'il me haïsse,
Achevez notre hymen, et cessons aujourd'hui
De le vouloir forcer à m'aimer malgré lui.

SÉLEUCUS.

Quoi, je n'obtiendrai point le délai qu'il désire ?

STRATONICE.

Je vous l'ai déjà dit, je suis sous votre empire,
795 C'est de vous que dépend ce que vous demandez,
Et j'y consentirai si vous le commandez.
Mais si votre bonté d'autre part considère
Le jour qu'on a choisi, les vœux que j'ose faire,
Et ce qu'on doit au sang dont j'eus l'heure de sortir,
800 Vous ne me voudrez pas forcer d'y consentir.
Je consens à sa haine, et dois trop peu la craindre
Pour lui vouloir donner le loisir de l'éteindre ;
M'en faire aimer, Seigneur, ce serait me trahir,
Je ne vous cèle point que je le veux haïr,
805 Je n'y veux épargner, ni temps, ni soin, ni peine,
Et pour le bien haïr j'ai besoin de sa haine :
Souffrez qu'il la conserve, et sans plus consulter,
Pressez le noeud fatal qui la peut augmenter.
Il y va de ma gloire à le haïr sans cesse ;
810 Sauvez-moi du péril d'une indigne tendresse,
Et si vous ne voulez trahir mes justes vœux,
Ne vous empêchez pas de nous haïr tous deux.

SCÈNE II.
Séleucus, Policrate.

SÉLEUCUS.

Connais-tu ma disgrâce, et les peines cruelles
Où ne vont exposer leurs haines mutuelles ?
815 Hélas ! Cher Policrate, en ces extrémités
Pourrais-tu dans mon coeur jeter quelques clartés ?
Stratonice et le Prince ont un désir contraire,
Quels droits dois-je garder et d'époux ou de père,
Et qui doit l'emporter sur mes sens interdits,
820 Du devoir ou du sang, d'une femme ou d'un fils ?

POLICRATE.

Seigneur, quoique du sang la puissance soit forte,
Il faut sans balancer que le devoir l'emporte.
De ce jour pour l'hymen vous-même avez fait choix,
Et rien n'est préférable aux paroles des rois :
825 C'est au désir du prince à respecter la vôtre,
Ou pour mieux dire, il doit n'en avoir jamais d'autre.

SÉLEUCUS.

Il le doit, je le sais, mais je ne sais pas bien
Si son désir aussi ne serait pas le mien.

POLICRATE.

Quoi, Seigneur, cet hymen aurait pu vous déplaire,
830 Jusques à désirer aussi qu'on le diffère ?

SÉLEUCUS.

Hélas ! Si je sondais mon coeur sans le flatter,
J'appréhendrais bien de n'en pouvoir douter,
D'y rencontrer toujours une flamme mutine,
Et de n'y rien trouver plus avant que Barsine :
835 Il me semble en effet que mon coeur qui s'émeut,
Cherche à n'y renoncer que le plus tard qu'il peut,
Et que devant ailleurs une foi qui l'engage,
Il tâche à reculer, s'il ne peut davantage ;
Pour avoir du délai je me suis trop pressé
840 Pour ne m'y croire pas moi-même intéressé,
Et le cruel refus que l'on vient de m'en faire,
Me devrait moins toucher si je n'étais que père.
Je ne croyais tantôt parler que pour mon fils ;
Mais je crains qu'en effet je ne me sois mépris,
845 Que je n'ai en secret confondu dans mon âme
L'intérêt de mon sang et le soin de ma flamme ;
Que les désirs du prince en de tels déplaisirs,
N'aient servi que de voile à mes propres désirs,
Et que pour l'exprimer dans mon coeur qui murmure,
850 L'amour n'ait emprunté la voix de la nature ;
L'empire de Barsine a des charmes pour moi,
Que j'ai peine à quitter... Mais, ô Dieux ! Je la vois.

SCÈNE III.
Séleucus, Barsine, Céphise, Policrate.

SÉLEUCUS.

Venez, venez m'aider, inhumaine Princesse,
À m'arracher de l'âme un reste de faiblesse ;
855 Mon coeur, ce lâche coeur que vous sêtes charmer,
Malgré moi, malgré vous, ose encore vous aimer.
Amenez, pour briser des chaînes si cruelles,
Des dédains redoublés, des cruautés nouvelles ;
Venez armée enfin d'un excès de rigueur,
860 Et d'un surcroît de haine, au secours de mon coeur.

BARSINE.

Moi, vous haïr, Seigneur ? Être à ce point ingrate,
Pour un roi dont le soin en ma faveur éclate,
Et qui m'ayant comblé de bienfaits infinis,
M'aime encore jusqu'au point de me donner son fils ?

SÉLEUCUS.

865 Ah, si ce don vous plaît, gardez-vous de me plaire,
Essayez d'affaiblir votre charme ordinaire ;
Et de peur que vos yeux ne me semblent trop doux,
Mêlez-y quelques traits d'orgueil et de courroux.
Irritez-moi, de peur que je m'attendrisse,
870 Sauvez-moi ma vertu par un peu d'injustice,
Et n'ayant pu m'aimer, pour le moins en ce jour
Prêtez-moi vos mépris pour vaincre mon amour.
Mon coeur m'avait promis de suivre un autre empire ;
Et cependant le traître est prêt à se dédire,
875 Est prêt à violer la foi de nos traités,
Si vous n'y mettez ordre avec vos cruautés.

BARSINE.

L'heure de vous obéir fait ma plus chère envie,
Demandez-moi, Seigneur, et mon sang et ma vie,
Et tout ce que je puis jusques à mon trépas ;
880 Mais pour des cruautés ne m'en demandez pas,
Et daignez n'exiger de mon obéissance
Que des efforts au moins qui soient en ma puissance.

SÉLEUCUS.

Hé quoi, pour m'accabler avez-vous entrepris
De me refuser tout jusques à vos mépris ?
885 Quoi, n'aurez-vous pour moi jamais eu que colère,
Tant que votre rigueur à mes vœux fut contraire ?
L'aurez-vous fait toujours éclater avec soin.
Et n'en aurez-vous plus lorsque j'en ai besoin ?
Après avoir pour moi conservé votre haine,
890 Tandis qu'elle devait ne servir qu'à ma peine,
Pourrez-vous bien la perdre ici mal à propos,
Alors qu'elle pourrait servir à mon repos ?

Serez-vous à me nuire assez ingénieuse,
Pour prendre une pitié pour moi si rigoureuse,
895 Pour un bonheur passé me faire un mal présent,
Et pour m'outrager même en me favorisant ?

BARSINE.

Non, non, puisque pour vous ma tendresse est à craindre,
Je ferai mes efforts afin de me contraindre,
Et pour vous obéir, je cacherai, Seigneur,
900 Le mieux que je pourrai les secrets de mon coeur.
Le silence à qui souffre est pourtant difficile,
La plainte est toujours douce encore qu'inutile,
Et mon sort à tel point devient injurieux,
Que je pourrais me plaindre, ou de vous, ou des dieux.
905 Mais pour soulagement du mal qui me menace,
Je borne tous mes voeux dans une seule grâce,
Si vous me l'accordez mon sort sera plus doux,
Et si je me plaindrai ni des dieux ni de vous.

SÉLEUCUS.

Je ne suis pas encore en état d'entreprendre,
910 De vous refuser rien que vous puissiez prétendre,
Parlez et demandez, bien, dignité, grandeur ;
Demandez tout enfin, mais exceptez mon coeur ;
Ma foi l'engage ailleurs, je la dois à ma gloire,
Ne le demandez pas si vous me voulez croire ;
915 Ou plutôt pour tout dire et pour vous retenir,
Ne le demandez pas de peur de l'obtenir.

BARSINE.

La faveur que j'attends ne sera pas si grande,
Le seul droit d'un refus est ce que je demande,
Et tout ce que je veux, c'est qu'il me soit permis
920 De ne pas épouser le prince votre fils.

SÉLEUCUS.

Vous n'aimez pas mon fils ? Est-il bien vrai, Princesse ?

BARSINE.

Il est trop vrai, Seigneur, excusez ma faiblesse,
Ce don venant de vous doit m'être précieux,
Si mon coeur m'en croyait, il plairait à mes yeux,
925 Et mon âme à ce prince aurait été donnée,
Si son destin ailleurs ne l'eut point entraînée.
Mais forcée à faillir, j'aime mieux en effet
Être ingrate à demi, que l'être tout à fait,
Je tâche de m'arrêter à la moitié du crime,
930 Et crois devoir plutôt par un soin légitime
Lui refuser un coeur qui suit d'autres appas,
Que d'oser le promettre et ne le donner pas.

SÉLEUCUS.

Si vous avez un coeur pour le prince invincible,
Pour quels autres appas peut-il être sensible ?
935 Que je connaisse au moins qui vous pouvez aimer.

BARSINE.

Ah ! Ne me pressez point de vous en informer,
En disant ce secret je ne puis que vous nuire,
Et si vous m'en pressez j'ai peur de vous le dire.

SÉLEUCUS.

Pour quel roi voisin gardez-vous votre amour ?

BARSINE.

940 Non mes vœux ne vont pas plus loin que votre cour.

SÉLEUCUS.

Timante après mon fils tient la première place,
Est-ce lui qui vous plaît ?

BARSINE.

Sa naissance est trop basse.

SÉLEUCUS.

Ce n'est pas moi ; du moins vous vous taisez ?

BARSINE.

Hélas !

Si ce n'était pas vous, je ne me tairais pas.

SÉLEUCUS.

945 Vous m'aimeriez, Princesse ? Ah ! Dieux, le puis-je croire ?
Vos dédains ne sont pas sortis de ma mémoire,
Et mon cœur engagé par un droit absolu,
N'aurait été qu'à vous si vous l'aviez voulu.

BARSINE.

950 Et ne savez-vous pas qu'elle est la peine extrême
Qu'une fille a toujours pour avouer qu'elle aime,
Et que ce sexe fier qui se rend à regret,
Refuse bien souvent ce qu'il veut en secret ?
J'ai toujours su le prix d'un cœur tel que le vôtre ;
Et quand j'ai refusé ce bien qu'obtient une autre,
955 Je n'ai pas cru le perdre, et j'osais me flatter
De l'espoir de me voir contraindre à l'accepter.
Mais cet espoir cessa lorsque je vis votre âme,
Pour plaire à votre fils, renoncer à ma flamme,
Car enfin qui renonce à l'objet de son feu,
960 Ou n'aime point du tout, ou n'aime que bien peu.
Le ciel sait quels tourments mon âme dépitée
Souffrit pour vous quitter quand vous m'eûtes quittée,
Et quels furent alors les efforts que je fis
Pour m'arracher au père et me promettre au fils ;
965 Oui, voyant qu'à ce fils vous me vouliez soumettre,
Je lui promis mon cœur, mais l'ai-je pu promettre,
Et dois-je être forcée à lui tenir ma foi
Si j'ai promis un bien qui n'était pas à moi ?
Puisqu'il veut être à vous, souffrez qu'il y demeure,

970 Je ne demande point de fortune meilleure,
Endurez ma faiblesse, et dispensez ma foi
D'achever un hymen qui me comble d'effroi.
Dégagez-moi, Seigneur, de l'injustice extrême
De ne pouvoir aimer ce qu'il faudra que j'aime,
975 Et vous-même rompez des noeuds mal assortis,
De peur de dérober mon coeur à votre fils.
Mais enfin si ma voix faiblement vous touche,
Mes yeux pour vous fléchir se joignent à ma bouche,
Et pour avoir le droit de n'aimer point ailleurs,
980 Je confonds à vos pieds ma prière et mes pleurs.

SÉLEUCUS.

Ah, levez-vous, Madame, et retenez vos larmes,
Vos yeux pour me toucher ont assez de leurs charmes,
Et ces brillants auteurs des troubles que je sens,
Sans le secours des pleurs ne sont que trop puissants,
985 Vous n'avez pas besoin des larmes qu'ils répandent,
J'accorde à vos désirs tout ce qu'ils me demandent,
Et crains d'accorder même à vos charmants apps
Ce que peut-être encore vous ne demandez pas.

BARSINE.

Ah, Seigneur, quand on suit ce que la gloire inspire,
990 On ne demande pas tout ce que l'on désire ;
Je n'ai garde d'avoir assez de vanité
Pour demander le coeur que vous m'avez ôté ;
Il est en d'autres mains, et je ne puis prétendre
Que vous l'en retirez afin de me le rendre.
995 Je cède à Stratonice, elle peut mieux que moi
Obtenir et garder l'amour d'un si grand roi ;
Mieux que moi vous paraître, utile, illustre, et belle,
Et je ne puis, Seigneur, que vous aimer mieux qu'elle.

SÉLEUCUS.

Ah, c'est un bien encore qui me peut éblouir,
1000 Pourquoi me l'offrez-vous si je n'en puis jouir.
Et s'il faut m'affliger comme d'un mal extrême,
Du bonheur d'être aimé de la beauté que j'aime ?
J'ai beau presser pourtant mon coeur que vous charmez
De sentir du regret de ce que vous aimez ;
1005 Je ne puis empêcher, quelque soin que j'emploie,
Qu'il en prenne en secret une maligne joie,
Je me trouve en péril, pour un aveu si doux,
De renoncer à tout pour me donner à vous,
De trahir mon devoir, ma gloire, et mon empire.
1010 Hélas ! Si vous m'aimez, deviez-vous me le dire ?
Ou plutôt, s'il est vrai que vous m'aimiez sans fard,
Princesse, deviez-vous me le dire si tard ?
Que n'avez-vous fait voir l'ardeur qui vous anime,
Alors que je pouvais y répondre sans crime ?
1015 Quand vous pouviez me rendre heureux innocemment...
Mais qui fait avancer Zabas si promptement ?

SCÈNE IV.
Séleucus, Barsine, Zabas, Policrate, Céphise.

ZABAS.

Philon un étranger qui sert chez Stratonice,
Seigneur, et qui sous moi vous a rendu service,
Vous demande en secret audience à l'instant,
1020 Afin de vous donner un avis important.

SÉLEUCUS.

Je n'ai pas maintenant le loisir de l'entendre,
Vous même prenez soin que l'on le fasse attendre.

BARSINE.

Non, non, Seigneur, pour moi ne vous arrêtez pas ;
Je vais me retirer, allez-y de ce pas,
1025 Puisque l'avis importe, il faut vous en instruire.

SÉLEUCUS à Zabas.

Je passe au cabinet, vous l'y pouvez conduire.

SCÈNE V.
Barsine, Céphise.

CÉPHISE.

Sans cet avis funeste à contre-temps venu,
Votre adresse, Madame, aurait tout obtenu.

BARSINE.

Apprends que cet avis que tu nommes funeste,
1030 Du dessein commencé doit achever le reste,
Et que cet étranger qui vient parler au roi,
Est un ressort nouveau qui n'agit que pour moi.
Il naquit dans Pergame, et sujet de mon père,
Il s'est toujours fait voir empressé pour me plaire :
1035 Et soit dans notre cour, ou près de Seleucus,
C'est à mes soins qu'il doit les biens qu'il a reçus ;
N'ayant pas rencontré Stratonice chez elle,
J'ai remarqué tantôt cet homme plein de zèle ;
1040 Tu me l'as vu longtemps, entretenir tout bas,
Il doit par un mensonge aider à mes appas ;
Il vient pour dire au roi qu'il sait que Stratonice
N'a pour lui que mépris, que haine, et qu'injustice,
Qu'elle a pris pour le prince un amour si puissant
Qu'elle ne peut cacher les ennuis qu'elle sent ;
1045 Qu'enfin c'est un secret qu'il a su d'elle-même,
Et que la connaissant dans cette peine extrême
Il m'estimerait par son silence innocent,
Et qu'il croit la servir même en la trahissant.
Juge quel grand succès de cet avis doit naître ;

1050 En suite par mon ordre il ne doit plus paraître,
De peur qu'en le pressant il ne se confondit,
Et ne soutint pas bien tout ce qu'il aurait dit.

CÉPHISE.

Stratonice et le prince ont fait voir tant de haine,
Que le roi ne croira cet amour qu'avec peine.

BARSINE.

1055 On est aisément cru quand on flatte un amant ;
Mais le roi n'en eut-il qu'un soupçon seulement,
Il voudra retarder cette union funeste,
Et si j'obtiens du temps, j'obtiendrai bien le reste.

CÉPHISE.

1060 Mais ne brûlez-vous point pour le prince en secret,
Et pourrez-vous enfin le perdre sans regret ?

BARSINE.

Ah, ne m'en parle pas, n'éveille point ma flamme;
Il n'est plus pour l'amour de place dans mon âme,
L'ambition l'emporte, et ce mouvement fier
N'a pas trop pour lui seul de mon coeur tout entier.
1065 Je vois ma destinée au point d'être conclue,
Laisse-moi sans faiblesse en attendre l'issue,
Et permets à mon âme après tant de revers,
de voir que j'obtiens sans voir ce que je perds.



ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE. Timante, Antiochus.

TIMANTE.

Quoi, vous voulez sortir en l'état où vous êtes ?

ANTIOCHUS.

1070 Oui, c'est avec tes soins en vains que tu m'arrêtes,
Sachons si ma prière enfin a réussi.

TIMANTE.

Mais votre fièvre augmente ?

ANTIOCHUS.

Et mon amour aussi.
Mon corps brûle, il est vrai, mais ce qu'il a de flamme
N'est qu'un écoulement des ardeurs de mon âme ;
1075 Et toute ma faiblesse, et toute ma langueur,
Ont leur terme en mon sang, et leur source en mon coeur.

TIMANTE.

Stratonice, aussitôt que le roi l'aura vue,
A retarder l'hymen se sera résolue.

ANTIOCHUS.

Ah, ce n'est pas assez encore pour me guérir,
1080 Et c'est mourir plus tard, mais c'est toujours mourir.

TIMANTE.

Quels sont vos désirs ?

ANTIOCHUS.

Mon coeur d'abord s'obstine
À vouloir s'exempter de l'hymen de Barsine ;
Mais ce soulagement n'est pas en mon pouvoir,
Et si c'est mon désir, ce n'est pas mon espoir.
1085 L'ordre du roi mon père, et ma foi qui m'engage,
M'empêchant d'espérer un si grand avantage.

TIMANTE.

Il n'est rien dont ici vous ne veniez à bout,
Le roi vous aime assez pour vous accorder tout.

ANTIOCHUS.

1090 Quand mon père pourrait rompre cet hyménée,
Pourrait-il contenter cette ardeur forcenée,
Qui ne peut sans ma mort souffrir entre ses bras
Un ingrante que j'aime et qui ne m'aime pas ?
Pour me guérir, Timante, il faut qu'il me le cède,
Et tu sais si je puis espérer ce remède.

TIMANTE.

1095 Hasardez-vous, Seigneur, d'avouer votre feu.

ANTIOCHUS.

Le trépas m'est plus doux cent fois que cet aveu ;
Et si par toi mon père en avait connaissance,
Tu n'éviterais pas ma haine et ma vengeance.
Mais quand j'obtiendrais tout, et quand même le roi
1100 En faveur de mes feux voudrait trahir sa foi,
La cruelle beauté qui fait ma destinée
Ne se donnerait pas quand il l'aurait donnée,
Et quand il m'offrirait ce charmes de mes yeux,
N'en étant point aimé, je n'en serais pas mieux.
1105 Pour me guérir, Timante, il faudrait l'impossible,
Il faudrait que l'ingrante à mes maux fut sensible,
Il faudrait l'émouvoir, il faudrait l'attendrir,
Et ne le pouvant pas, Timante, il faut mourir.
C'est l'unique remède au tourment qui me presse.
1110 Mais j'aperçois le roi, cachons bien ma faiblesse.

SCÈNE II.
Séleucus, Antiochus, Timante.

SÉLEUCUS.

Prince, je vous cherchais, et j'ai sans perdre temps
À vous communiquer des secrets importants.
Ce qui de mes tourments fait maintenant le pire,
C'est que je n'ai rien pour vous d'agréable à dire,
1115 Et que vous souffrirez beaucoup à m'accorder
Ce que pour mon bonheur je viens vous demander.
Vous savez bien, mon fils, avec quelle tendresse
Dans vos moindres ennuis mon âme s'intéresse :
Vous avez vu combien je me suis affligé
1120 Du chagrin invincible où vous êtes plongé :
Vous savez que pour vous, par un effort extrême,
J'ai trahi mon amour en cédant ce que j'aime ;
Et qu'il est rare encore de voir jusqu'à ce jour
Le sang et la raison l'emporter sur l'amour.
1125 Enfin, Antiochus, vous pouvez bien comprendre
Que j'aurais dans mes maux beaucoup de part à prendre,
Et que mon coeur touché le premier de vos coups,
En vous faisant souffrir, souffrira plus que vous.

ANTIOCHUS.

Seigneur, le noir chagrin qui toujours me dévore
1130 Ne vous a rien ôté puisque je vis encore,
Et vous devant la vie et le jour que je vois,
Tant que j'en jouirai, vous pourrez tout sur moi.

SÉLEUCUS.

Mais êtes-vous mon fils armé d'un grand courage ?
M'en pourrez-vous donner d'un puissant témoignage ?
1135 Vous sentez-vous capable enfin d'un grand effort ?

ANTIOCHUS.

Oui, fut-il mille fois plus cruel que la mort.

SÉLEUCUS.

Hé bien, s'il faut vous dire à quels vœux je m'obstine,
Cessez, Prince, cessez de prétendre à Barsine.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous m'ordonneriez de n'y prétendre rien ?

SÉLEUCUS.

1140 Cet ordre est bien cruel, mon fils, je le sais bien,
Mais sachez que Barsine est pour vous sans tendresse,
Si je romps votre hymen, c'est elle qui m'en presse :
Votre amour s'en émeut ? Mais après son refus,
Prince, si vous m'aimez, il ne faut l'aimer plus ;
1145 Il faut faire céder l'amour à la nature,

Cet effort est bien grand, votre coeur en murmure,
Mais enfin, si mon fils n'est ingrat aujourd'hui,
Il doit faire pour moi ce que j'ai fait pour lui.

ANTIOCHUS.

Il est juste, et déjà mon coeur sans peine incline
1150 À vous sacrifier mon amour pour Barsine ;
Et quand j'y trouverais mille fois plus d'appas,
En étant méprisé, je ne l'aimerais pas.

SÉLEUCUS.

Ah, que vous m'obligez de vaincre cette flamme !
Je reconnais mon sang à cette grandeur d'âme,
1155 J'admire cet effort de générosité,
Et je sais ce qu'il vaut, par ce qu'il m'a coûté.
Mais après ce succès, oserais-je vous dire
Que ce n'est pas encore tout ce que je désire ?
Hélas ! C'est un bonheur qui passe mon espoir.

ANTIOCHUS.

1160 Vous pouvez l'espérer s'il est en mon pouvoir.

SÉLEUCUS.

Je n'ose pas le croire, et j'ai peine à prétendre
Que même vous puissiez le vouloir entreprendre ;
L'honneur en serait grand, mais vous serez surpris ,
Et vous ne voudrez point d'honneur à si haut prix.
1165 Je tremble à m'expliquer, et tremble avec justice,
Car enfin pourriez-vous épouser Stratonice ?

ANTIOCHUS.

Épouser Stratonice ! Ah, Seigneur !

SÉLEUCUS.

Ah, mon fils,
Je vous le disais bien que vous seriez surpris.
Le désordre qu'on voit sur tout votre visage,
1170 Des troubles de votre âme est un sûr témoignage,
Votre bouche se tait, mais vos regards confus
À son défaut déjà m'expliquent vos refus.

ANTIOCHUS.

Je suis surpris sans doute, et ne m'en puis défendre ;
Mais quand j'obéirais, qu'en pourriez-vous attendre ?
1175 Stratonice pour moi superbe au dernier point,
Quand j'offrirais mon coeur, ne le recevrait point.

SÉLEUCUS.

Ce prétexte est mal pris, Stratonice vous aime.

ANTIOCHUS.

Elle m'aime ?

SÉLEUCUS.

Oui, mon fils, et d'un amour extrême.
Par le fidèle aveu de Philon qui la sert,
1180 Ce secret vient d'être à l'instant découvert.

ANTIOCHUS.

Philon a pu vous faire un rapport infidèle.

SÉLEUCUS.

D'abord sans hésiter j'ai cru cette nouvelle,
Mais je viens d'ordonner pour mieux être éclairci,
Et que l'on s'en assure, et qu'on l'amène ici.

ANTIOCHUS.

1185 Si Stratonice m'aime, il n'est rien d'impossible ;
Elle est fille, elle est belle, et mon coeur est sensible,
Il ne m'est plus permis, Seigneur, de la haïr,
Et mon coeur vous doit trop pour vous désobéir.

SÉLEUCUS.

Ô d'un coeur généreux effort incomparable !
1190 Que de ce dernier bien je vous suis redevable !
Mon fils, vous m'assurez l'objet de mon amour,
Et j'ai moins fait pour vous en vous donnant le jour.
Mais remettons ailleurs à vous en rendre grâce,
Il faut bientôt ici que Stratonice passe ;
1195 Sans son oncle Philippe, elle a dans ce moment
Sorti pour voir Barsine en son appartement.
Laissez-moi l'engager au choix que je désire.

ANTIOCHUS.

Elle vient, j'obéis, et me retire.

SCÈNE III.
Stratonice, Séleucus, Zénone, Policrate.

STRATONICE.

Le Prince en me voyant est promptement rentré ;
1200 Mais il m'a fait plaisir de s'être retiré,
Et s'il souffre au moment qu'à mes yeux je me montre,
Je souffre pour le moins autant à sa rencontre.

SÉLEUCUS.

Le soin qu'il prend, Madame, à tort vous est suspect
Sa haine paraît moins ici que son respect,
1205 Le Prince a l'âme fière, et non pas inhumaine,
Son coeur même est plus propre à l'amour qu'à la haine,
Et mieux que je n'ai cru, reconnaît aujourd'hui
Les secrètes bontés que vous avez pour lui.

STRATONICE.

Qui, moi ? J'aurais pour lui quelques bontés secrètes ?

SÉLEUCUS.

1210 Il reçoit sans mépris l'honneur que vous lui faites ;
Et son aversion dont vous vous alarmez,
Finira maintenant qu'il sait que vous l'aimez.

STRATONICE.

Moi, l'aimer ! Quoi, le prince est assez vain pour croire
Qu'il me fait oublier mon devoir et ma gloire ?
1215 Quoi, ce fils indigné de vous voir mon époux.
Présume d'usurper ce qui n'est dû qu'à vous,
D'exciter dans mon âme un amour téméraire,
Et d'arracher mon coeur jusqu'aux mains de son père ?
Il m'estime donc lâche assez pour me trahir,
1220 Jusqu'à l'oser aimer quand il m'ose haïr ?
Il pense donc me rendre à ce point insensée ?
Ah, je lui ferai bien perdre cette pensée,
Je saurai le convaincre à force de mépris ;
Qu'en croyant que je l'aime il s'est beaucoup mépris ;
1225 Et son âme fut-elle encore cent fois plus vaine,
Je l'empêcherai bien de douter de ma haine.

SÉLEUCUS.

Votre esprit de scrupule et de crainte agité,
Doute peut-être encore de ma sincérité,
Et je veux, prévenant votre aveu par un autre,
1230 Que mon secret vous aide à découvrir le vôtre ;
Si l'amour est un crime ailleurs qu'en un époux,
Il ne me trouve pas plus innocent que vous ;
Comme vous, je rougis d'une erreur qui m'est chère,
Si mon fils vous a plu, Barsine a su vous plaire,
1235 Et ce serait vous faire une trop dure loi,
De condamner en vous ce que je souffre en moi.

Mon erreur rend ici la vôtre légitime,
Nous nous justifions par un mutuel crime,
J'autorise vos feux aimant d'autres appas,
1240 Et serais criminel si vous ne l'étiez pas.

STRATONICE.

Quoi, sans être content du tort que vous me faites,
Vous me croyez coupable à cause que vous l'êtes,
Et me faisant injure en me manquant de foi,
Vous voulez que le crime en tombe encore sur moi ?
1245 Préférez-moi Barsine au prince destinée,
Et violez la foi que vous m'avez donnée ;
Mais si cette injustice a pour vous tant d'appas,
Pour la commettre au moins ne me l'imputez pas.

SÉLEUCUS.

Pourquoi vous obstiner à cacher votre flamme ?
1250 C'est un soin inutile, on m'a tout dit, Madame.

STRATONICE.

Tout dit ? Et qui, Seigneur ?

SÉLEUCUS.

Un fidèle témoin,
Qui sait votre secret, et qui n'est pas fort loin.
J'ai tout su de Philon.

STRATONICE.

Je confondrai ce traître.

SÉLEUCUS.

On va me l'amener, vous l'allez voir paraître.

SCÈNE IV.

Policrate, Stratonice, Séleucus, Zénone.

POLICRATE.

1255 Seigneur, brûlant de voir votre ordre exécuté.
J'ai couru chez Philon assez bien escorté :
Mais je n'ai pris d'abord qu'une peine inutile ;
Ce traître était déjà sorti de cette ville.
Ayant su toutefois qu'il n'était pas fort loin,
1260 J'ai conduit mon escorte avec un si grand soin,
Que nous l'avons atteint, le suivant à la trace,
Sur le pont de Daphné sous qui l'Oronte passe.
Alors reconnaissant qu'il voulait fuir en vain,
Il s'est en cet endroit arrêté tout soudain ;
1265 Et s'écriant, pressé de sa propre injustice,
Je suis un imposteur qui mérite un supplice,
De crainte, de remords, et de rage emporté,
Dans le courant du fleuve il s'est précipité.
J'ai fait ramer après, mais malgré mon envie

1270 On l'a trouvé si tard, qu'on l'a trouvé sans vie.

STRATONICE.

Ainsi, grâce aux Dieux, la mort d'un imposteur
Prouve mon innocence et fait voir votre erreur.

SÉLEUCUS.

Vous me voyez rêver pour tâcher de connaître
Qui peut à ce mensonge avoir poussé ce traître.

STRATONICE.

1275 Sachant l'amour qu'ailleurs on vous a su donner,
Vous êtes le premier qu'on pouvait soupçonner,
Mais le respect qu'en moi le nom d'époux imprime,
Me force à n'oser pas vous imputer ce crime,
Et ce soupçon qu'arrête un nom déjà si doux,
1280 Tombe sur votre fils, n'osant tomber sur vous.
Je vois où contre moi l'aversion l'engage ;
Pour rompre notre hymen il met tout en usage,
Et n'a point eu d'horreur des moyens les plus bas,
Pour pouvoir m'arracher du trône et de vos bras.

SÉLEUCUS.

1285 Je connais mieux mon sang, la gloire en est trop pure,
Pour se pouvoir souiller d'une lâche imposture.

STRATONICE.

Le coeur de votre fils est pour moi plein d'horreur,
Et le sang le plus pur tient des taches de coeur :
Mais vous, ni votre fils n'aurez plus lieu de croire
1290 Que j'ai aucune ardeur qui soit contre ma gloire.

SÉLEUCUS.

Vous êtes innocente, il est vrai, mais, hélas !
Je vous devrais bien plus si vous ne l'étiez pas ;
En choisissant mon fils, vous finirez ma peine.

SÉLEUCUS.

Vous êtes toute à moi, et je lui dois ma haine :
1295 Et quand bien je n'aurais ni haine, ni dépit,
Mon choix serait toujours celui qu'on m'a prescrit.
C'est un malheur pour moi, qu'une beauté plus rare
De votre âme séduite à ma honte s'empare,
Et que sans nul respect du sacré nom d'époux,
1300 Vous vous donniez ailleurs, quand je me donne à vous.
C'est trahir votre foi, Seigneur, mais cette offense
Du soin de mon devoir n'a rien qui me dispense,
Et mon coeur, quelque fruit qu'il puisse en recueillir,
Vous doit suivre à bien faire, et non pas à faillir ;
1305 Vous l'aurez tout entier, comme si pour une autre
Je n'avais jamais su que vous m'ôtez le vôtre.
Et peut-être ayant fait pour vous ce que je dois,
Ferez-vous quelque effort pour être tout à moi.

SÉLEUCUS.

1310 Hé bien, puisqu'à ce choix vous êtes obstinée,
Il faut, Madame, il faut achever l'hyménée,
Et n'ayant pas le droit d'y renoncer sans vous
Puisque vous le voulez, je serai votre époux.
À vous donner ma main ma parole m'engage,
Vous aurez dès ce soir ce funeste avantage ;
1315 Mon coeur tâchera même à remplir son devoir,
Et sera tout à vous s'il est en mon pouvoir ;
Mais si devant vos yeux ma crainte ose paraître,
J'ai bien peur qu'en effet je n'en sois pas le maître,
Et que l'objet fatal qui l'a trop su toucher,
1320 Fut-il entre vos mains, ne l'en vienne arracher.
Qu'il vous souvienne au moins, si ce tort vous anime,
Qu'il n'a tenu qu'à vous de m'épargner ce crime,
Et que sentant mon coeur touché d'autres appas,
J'ai fait ce que j'ai pu pour ne vous trahir pas.

SCÈNE V.

Zénone, Stratonice.

ZÉNONE.

1325 Hé quoi, vous préférez, sans que rien vous alarme,
Le roi qui vous déplaît, au prince qui vous charme ;
Et votre âme en effet sensible à ses appas,
Voit ce qu'elle aime offert, et ne l'accepte pas ?

STRATONICE.

Pouvais-je l'accepter sans une honte extrême ?
1330 Le prince a des appas, on me l'offre, et je l'aime ;
Mais il ne m'aime pas, et de toute ma fierté
Aurait été trahie à l'avoir accepté.
Zenone, voudrais-tu que j'eusse la faiblesse
De faire à cet ingrat connaître ma tendresse,
1335 D'être à lui sans lui plaire, et par un choix trop bas,
De lui donner un coeur qu'il ne demande pas ?

ZÉNONE.

Mais à choisir le roi quel soin vous autorise ?
Aussi bien que le fils le père vous méprise,
Et du moins ayant vu leurs mépris confirmés,
1340 Vous deviez faire choix de ce que vous aimez.

STRATONICE.

Que tu sais mal juger des soins qui me retiennent !
Les mépris sont cruels de quelque part qu'ils viennent,
Mais ils le sont bien moins pour un coeur enflammé,
D'un objet qui déplaît, que d'un objet aimé.
1345 Ce qui nous touche peu ne nous offense guère ;
Mais quand un mépris vient d'une personne chère,
Un coeur qui les reçoit et qui s'y vient offrir,

Comme il est plus sensible, en a plus à souffrir.
Quand bien j'aurais choisi l'ingrat qui me surmonte,
1350 Que m'eut produit ce choix, qu'un surcroît à ma honte ?
Je dépends, tu le sais, d'un oncle ambitieux,
Qui veut par son hymen que je règne en ces lieux,
Et si je vois le prince, après son imposture,
Je ne dois plus penser qu'à venger cette injure,
1355 Et qu'à le mettre enfin hors d'état aujourd'hui,
De m'imputer jamais des faiblesses pour lui ;
Je veux lui faire voir tant d'orgueil tant de haine...

ZÉNONE.

Il vient, vous rougissez ?

STRATONICE.

Ne t'en mets point en peine ;
J'ai surmonté ma flamme, et ce peu de rougeur
1360 En est un reste encore qui s'enfuit de mon coeur.

SCÈNE VI.

**Antiochus, Stratonice, Zénone, Timante,
Zabas.**

ANTIOCHUS.

Madame, pardonnez au trop d'impatience
Qui me fait de mon sort chercher la connaissance,
Je sens quelque rayon et de joie et d'espoir,
Et je crois que le roi vous aura fait savoir...

STRATONICE.

1365 Oui, prince, je sais tout.

ANTIOCHUS.

Vous savez donc la peine...

STRATONICE.

Oui, je sais à quel point vous méritez ma haine ;
Je sais ce qu'attendait mon coeur encore douteux,
Pour vous pouvoir haïr autant que je le veux ;
Je sais où contre moi la haine vous emporte,
1370 Mais sachez que la mienne est encore plus forte,
Et que malgré vos soins, les effets feront foi
Que vous ne savez pas si bien haïr que moi.

SCÈNE VII.
Antiochus, Zabas, Timante.

ANTIOCHUS.

Ah, si je ne le sais, vous pourrez me l'apprendre,
Instruit par vos dédains, j'ose encore prétendre
1375 D'encherir à mon tour sur votre ingrat courroux,
Et me pouvoir vanter de haïr mieux que vous,
Mon violent dépit saura si loin s'étendre...
Mais la superbe fuit, et ne peut plus m'entendre.
Vous, témoins des transports dont je suis agité,
1380 N'êtes-vous point surpris de cette indignité ?
N'êtes-vous point confus de l'air dont l'inhumaine
M'a fait voir tant d'orgueil avec tant de haine,
Et ne seriez-vous pas encore plus surpris,
Si j'étais insensible à de si grands mépris ?

ZABAS.

1385 Seigneur, il est certain que jamais injustice
Ne saurait égaler celle de Stratonice,
Et que votre grand coeur après ce traitement
Ne peut faire éclater trop de ressentiment.
Vous n'avez dit d'abord rien qui ne lui dut plaire,
1390 C'est sans nulle raison qu'elle a tant de colère,
Votre plainte est fort juste, et son coeur violent
À tort de s'emporter...

ANTIOCHUS.

Taisez-vous, insolent.
Stratonice a raison, et j'ai tort de m'en plaindre ;
Osez-vous en médire où je suis sans rien craindre ?
1395 Allez, lâche flatteur, apprendre à parler mieux,
Et gardez bien jamais de paraître à mes yeux.

(Zabas se retire.)

Ah, Timante, quoi que je puisse faire,
Que mon coeur revient, et chasse ma colère,
Ou plutôt je sens bien à ce soudain retour
1400 Que ma colère même est changée en amour.
Qu'ai-je fait, malheureux ? Ah, que je suis coupable !
Bien loin de respecter cette ingrante adorable,
J'ai suivi mon orgueil, et je me suis emporté
Jusques à murmurer contre sa cruauté.
1405 Que dis-je, murmurer ? J'ai bien eu l'assurance
D'aller jusqu'au dépit, et jusqu'à l'insolence,
Et tous mes sentiments ont bien pu se trahir
Jusqu'à la menacer même de la haïr.
Ah, souffre que je cours en l'ardeur qui m'anime;
1410 Implorer à ses pieds le pardon de mon crime.

(Il revient sur ses pas.)

Hé quoi, sans m'arrêter, sans faire aucun effort,

Timante m'abandonne à mon lâche transport ;
Et peut souffrir qu'aux pieds d'une fière princesse,
Je m'en aille étaler ma honte et ma faiblesse !

TIMANTE.

1415 Votre amour est si fort, qu'y vouloir résister,
Seigneur, c'est vous déplaire ensemble et l'augmenter.

ANTIOCHUS.

Non, non, c'est quand tu vois que ma faiblesse est grande,
Qu'il me faut du secours, et que je t'en demande.
Aide-moi, cher Timante, à bannir sans retour
1420 De mon âme outragée un si honteux amour ;
Retrace à mon esprit, pour l'aigrir davantage,
De ce dernier mépris l'insupportable image ;
Fais-moi ressouvenir de toute la fierté
Qu'à témoigné pour moi cette ingrate beauté ;
1425 Surtout empêche bien que mon coeur ne l'oublie,
Ce coeur qui fait le brave, et dont je me défie,
Et qui sachant fort bien qu'elle ose le trahir,
Tâche de l'oublier de peur de la haïr.

TIMANTE.

1430 Mais tout votre visage et s'altère et se trouble,
Sortez d'ici, Seigneur, votre mal y redouble.

ANTIOCHUS.

Fais-moi fuir mon amour, allons où tu voudras ;
Mais où peut-on aller où l'amour n'aille pas ?



ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Barsine, Céphise.

BARSINE.

Non, la mort de Philon ne m'a point alarmée ;
Et s'avouant coupable, il ne m'a point nommée,
1435 Et quand on saurait tout, le roi même aujourd'hui
Imputerait mon crime à mon amour pour lui.
Il est temps d'achever le bonheur où j'aspire,
Allons prendre une main qui nous donne un empire,
Déjà je touche le trône, et je me puis flatter
1440 Que le degré qui reste est facile à monter.
Il me semble pourtant que si près d'être heureuse
Mon ardeur pour régner n'est guère impétueuse,
Que je vais chez le roi sans nul empressement,
Et que je monte au trône un peu bien lentement.

CÉPHISE.

1445 Si proche d'un grand bien que le Ciel vous envoie,
Madame, Vous montrez en effet peu de joie.

BARSINE.

D'où me pourrait venir cette indigne langueur ?
Serait-ce point l'amour qui s'émeut dans mon coeur ?
C'est le prince, oui, c'est lui, c'est ce fils téméraire
1450 Qui s'obstine en mon âme à combattre son père,
Et qui d'un coeur ingrat se voulant ressentir,
Tâche à le déchirer avant que d'en sortir.
Mais quelque fort qu'il soit, il faut pourtant qu'il sorte,
L'ambition sur moi se trouve encore plus forte.
1455 C'est le soin des grands coeurs, et véritablement
L'amour des coeurs oisifs n'est que l'amusement.
A l'hymen d'un grand roi bornons notre espérance ;
Hâtons-nous d'avancer... Mais lui-même il avance.

SCÈNE II.
Séleucus, Barsine, Céphise.

SÉLEUCUS.

Ah ! Princesse !

BARSINE.

Seigneur, quel trouble vous surprend ?

SÉLEUCUS.

1460 Il n'en fut jamais un plus juste ni plus grand,
C'est un crime en ce lieu pour moi que la constance,
Je perds tout mon bonheur, mon unique espérance,
Je sens percer mon coeur, et tarir à mes yeux
Le plus pur de mon sang et le plus précieux.

BARSINE.

1465 Serait-ce bien le Prince ?

SÉLEUCUS.

Il est trop vrai, Madame,
Ce fils qui m'est cher est prêt à rendre l'âme,
Et plus mourant que lui, je viens par ma douleur
Essayer d'émouvoir votre âme en sa faveur.

BARSINE.

Son mal me touche plus que je ne le puis dire.

SÉLEUCUS.

1470 Il ne tiendra qu'à vous d'empêcher qu'il n'expire.

BARSINE.

Son salut est certain si je le puis causer.

SÉLEUCUS.

Jugez par ce récit si j'ai pu m'abuser.
Dès le premier avis envoyé par Timante,
Que le prince tombait dans une fièvre ardente,
1475 Accablé de douleur, avec empressement,
J'ai passé tout ému dans son appartement.
Il était en faiblesse, et sa langueur mortelle
Eut touché de pitié l'âme la plus cruelle,
Et l'eussiez-vous haï, l'excès de ses malheurs
1480 À vos yeux comme aux miens eut arrachés des pleurs.
Je l'ai trouvé sans force, et sans marque de vie,
Son visage était pâle, et sa fraîcheur ternie,
Ses lèvres conservaient encore quelque couleur ;
Mais par l'effort mourant d'un reste de chaleur,
1485 Dessus sa bouche seule un dernier trait de flamme
Semblait avoir laissé des traces de son âme.

Il était étendu sans aucun sentiment,
Son pouls même déjà perdait le mouvement ;
Il ne lui restait rien de sa vigueur première ;
1490 Ses yeux, quoiqu'entrouverts, n'avaient plus de lumière,
Et dans leurs feux éteints on remarquait d'abord
L'absence de la vie et l'ombre de la mort.
De mon fils toutefois l'âme presque envolée
A semblé tout à coup par mes cris rappelée,
1495 Et la vie et le jour que j'ai su lui donner,
N'ont par respect, ce semble, osé l'abandonner.
Ses sens sont revenus, mais sa vue agitée
Ne s'est sur nul objet de longtemps arrêtée,
Et pressé d'expliquer ses maux et ses désirs,
1500 Son coeur n'a répondu que par de longs soupirs,
Mais qui, tous déguisés qu'ils aient essayé d'être,
Pour des soupirs d'amour se sont fait reconnaître.
A ma vue emporté d'un trouble sans égal,
Il n'a pu me cacher que je suis son rival :
1505 Son transport l'a forcé de m'avouer lui-même
Qu'il meurt pour me céder la princesse qu'il aime
Qu'il la donne au devoir, mais qu'au moins son amour
La force en la perdant de perdre aussi le jour.
Après ces mots sa fièvre a paru redoublée,
1510 Je n'ai rien su de plus, sa raison s'est troublée
A prendre aucun repos il n'a pu consentir,
Et même de sa chambre il a voulu sortir.
Mais le peu qu'il m'a dit trop clairement s'explique ;
Son mal est un effet de notre amour tragique,
1515 Et je viens vous presser par les noeuds les plus doux
De sauver par pitié mon fils qui meurt pour vous.
Aussi bien Stratonice à nos vœux est contraire ;
Accordez-vous au fils, ne pouvant être au père,
Et lui donnant la main pour sortir du tombeau,
1520 De mon sang qui s'éteint ranimez le plus beau.
Si mon amour vous plaît, dans cet autre moi-même
C'est la meilleure part de mon coeur qui vous aime.
Et tout ce qu'en effet j'ai d'esprits aujourd'hui,
N'est qu'un reste de ceux qui sont passés en lui.

BARSINE.

1525 Ce fils vous est si cher, qu'il ne m'est pas possible,
En apprenant son mal, d'y paraître insensible,
Ma pitié même ira, sachant vos déplaisirs,
Jusqu'à sacrifier mon coeur à ses désirs,
Si votre âme pour moi, devant qu'on nous unisse,
1530 eut aller jusqu'à rompre avec Stratonice.

SÉLEUCUS.

Quoi, trahir mon devoir pour conserver mon fils !
Ah, n'en êtes-vous pas un assez digne prix ?
Pour racheter ma vie et payer son remède,
Ne m'en coûte-t-il pas assez quand je vous cède,
1535 Et sans trahir ma foi pour lui sauver le jour,
Ne fais-je pas assez trahir mon amour ?

BARSINE.

Si votre foi vous presse, afin d'y satisfaire,
En l'état qu'est le prince, obtenez qu'on diffère,
Et vous pourrez après trouver facilement
1540 Un prétexte plausible à rompre entièrement.
Si votre âme à ce choix ne se peut pas soumettre,
Pour le prince, Seigneur, je ne puis rien promettre.
Je souffre que d'un fils vous fassiez mon époux,
Et lui cédiez un coeur qui veut n'être qu'à vous.
1545 Mais enfin mon amour plus tendre que le vôtre,
Ne saurait bien vous souffrir dans les bras d'une autre,
Et peut bien, pour vous plaire, et vous tout accorder,
Se résoudre à vous perdre et non à vous céder.

SÉLEUCUS.

Il faudra différer, mais cependant, Princesse
1550 Montrez-vous à mon fils avec quelque tendresse.

BARSINE.

Je ferai mes efforts, Seigneur, pour obéir.

SÉLEUCUS.

Allons.... Mais jusqu'ici quel bruit se fait ouïr ?

SCÈNE III.

**Antiochus, Séleucus, Barsine, Policrate,
Timante.**

**ANTIOCHUS, fuyant ceux qui le suivent et se voulant
tuer.**

C'est trop souffrir, mourons.

SÉLEUCUS lui ôtant son épée.

Respecte au moins ton père,
Qui mourra de ta mort.

ANTIOCHUS.

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

SÉLEUCUS.

1555 Conserver de mon sang la plus belle moitié.

ANTIOCHUS.

Que vous m'êtes cruel avec votre pitié !
Pourquoi m'empêchez-vous, Seigneur, de le répandre,
Ce sang que je vous dois et que je veux vous rendre,
Ce sang impétueux que vous m'avez donné,
1560 Qui contre mon repos est toujours mutiné ;

Ce sang qui de mon coeur s'est rendu le complice ;
Ce sang qui ne sert plus qu'à nourrir mon supplice,
Et qui par la fureur d'un amour violent
S'est changé tout entier en un poison brûlant ;
1565 Car enfin désormais, je ne puis plus taire,
Cet amour qui me brûle et qui me désespère,
Et qu'échappé des miens, sans ce que je vous dois,
J'aurais au moins forcé de mourir avec moi.

SÉLEUCUS.

Perds, mon fils, perds enfin cette funeste envie ;
1570 Loin de mourir d'amour, tu dois aimer la vie.

ANTIOCHUS.

Qui, moi, mourir d'amour ? Ah, ne le croyez pas,
Ce mal pour grand qu'il soit cause peu de trépas,
Et je ne pense point que par quelque bassesse
On m'ait pu soupçonner d'avoir tant de faiblesse.

SÉLEUCUS.

1575 L'amour est un beau crime et sa douce langueur
N'est pas une faiblesse indigne d'un grand coeur.

ANTIOCHUS.

Quoi, vous vous obstinez à croire encore que j'aime ?

SÉLEUCUS.

Vous venez à l'instant de le dire vous-même.

ANTIOCHUS.

Ah ! Je n'ai donc pas su, Seigneur, ce que j'ai dit ;
1580 Pour parler sainement j'étais interdit,
Mon mal m'avait fait perdre et raison et mémoire,
Et quoi que j'ai dit, on ne m'en doit pas croire.

SÉLEUCUS.

Je sais trop que Barsine a charmé tous vos sens.

ANTIOCHUS.

Barsine, hé bien, Seigneur, croyez-le, j'y consens.
1585 Croyez que je l'adore, et que je meurs pour elle,
Que la peur de la perdre à mon coeur est mortelle,
Qu'elle cause mes maux, mes langueurs, mes ennuis,
Je veux bien l'avouer en l'état où je suis.

SÉLEUCUS.

Cessez d'être agité d'une crainte inutile ;
1590 Quand le mal est connu, le remède est facile.
Consolez-vous, je veux contenter vos désirs,
Finir tous vos chagrins, vous combler de plaisirs ;
Pour Stratonice enfin ma bonté vous dispense
De vous faire jamais le moindre violence ;
1595 Son coeur, loin qu'il vous aime, ose vous mépriser,
Et vous ne devez plus craindre de l'épouser.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Vous vous plaignez ?

ANTIOCHUS.

C'est du mal qui me presse ;
Mais ce n'est rien, Seigneur, et cette douleur cesse.

SÉLEUCUS.

Je sais bien que pour vous ce n'est pas faire assez,
1600 De vous faire éviter ce que vous haïssez ;
Je vous donne de plus, par un effort extrême,
Barsine qui vous charme encore que je l'aime,
Mon soin l'a disposée vous rendre son choix,
Et mon coeur vous la cède une seconde fois.
1605 Jouissez d'un bonheur qui jamais ne finisse ;
Mais qui vous trouble encore ?

ANTIOCHUS.

J'aperçois Stratonice.

SCÈNE IV.

**Philippe, Stratonice, Séleucus, Antiochus,
Barsine, Zénone, Céphise, Policrate, Timante.**

PHILIPPE.

Seigneur, l'instant arrive à mon espoir si doux,
Où l'hymen doit unir Stratonice avec vous ;
Et chacun comme moi brûle d'impatience ,
1610 Qu'un noeud si saint confirme une heureuse alliance.

SÉLEUCUS.

C'est un bien que le prince en péril d'expirer
Avec trop de raison m'oblige à différer.

STRATONICE.

Quoi, le prince est si mal ?

ANTIOCHUS.

Non, Princesse inhumaine,
Je me porte fort bien, n'en soyez point en peine.
1615 En vain déjà ma mort flatte votre désir,
Vous n'aurez pas si tôt ce funeste plaisir,
Des portes du trépas Barsine me ramène,
Je vivrai malgré vous, et malgré votre haine,
Je vivrai pour jouir longtemps d'un sort bien doux,
1620 Mais enfin je vivrai pour une autre que vous.

STRATONICE.

Je vous excuse, Prince, et commence à connaître
Que vous êtes plus mal que vous ne croyez être.
Ce transport contre moi, sans respect, sans raison,
Marque un redoublement plus qu'une guérison ;
1625 Et dans ce triste état, quoi que vous puissiez faire,
J'aurai plus de pitié pour vous, que de colère.

ANTIOCHUS.

Vous croyez que je souffre ? Ah, perdez cet espoir,
Si je sens quelque peine, elle vient de vous voir :
Mais enfin que votre âme en soit mieux convaincue,
1630 Pour ne souffrir plus rien, je veux fuir votre vue.

Il parle à ceux qui lui veulent aider à marcher.

Non, non, ne m'aidez pas, ne prenez aucun soin,
Aidé de mon dépit, je n'en ai pas besoin.
Je vais...

Il tombe aux pieds de Stratonice.

STRATONICE.

Vous tombez, Prince ?

ANTIOCHUS.

Oui, superbe Princesse,
Oui, je tombe à vos pieds, et cède à ma faiblesse ;
1635 Mais croyez que du moins cette indigne langueur
M'a mis en cet état sans l'aveu de mon coeur.

STRATONICE.

Prince, je le veux croire, et pour toute vengeance
Vous épargner le soin d'éviter ma présence,
Je vois qu'elle vous nuit, et les coeurs généreux
1640 Ne prennent pas plaisir de nuire aux malheureux.

(Elle veut se retirer.)

ANTIOCHUS.

Hélas ! Qu'elle revienne, elle emporte mon âme ;
Je n'en puis plus, Timante.

Il tombe en faiblesse.

SÉLEUCUS.

Ah, revenez, Madame,
Si vous vous éloignez, mon fils s'en va mourir,
Par pitié de mes pleurs, venez le secourir ;
1645 Voyez de quel succès mon attente est suivie,
Déjà votre retour a rappelé sa vie.

ANTIOCHUS.

Ah ! Qu'il est malaisé de pouvoir en un seul jour
Déguiser sans mourir un violent amour !
Que mes vœux vengent bien l'ingrate qui me touche !
1650 Que mon cœur est puni de l'orgueil de ma bouche,
Et qu'alors que l'on veut cacher des feux ardents,
Les feintes du dehors coûtent cher au dedans !
Hélas ! Que j'ai souffert un rigoureux supplice,
Pour ne pas avouer que j'aime Stratonice.

STRATONICE.

1655 Quoi, Seigneur, vous m'aimez ?

ANTIOCHUS.

Quoi, je suis entendu,
Et ce nouveau tourment m'était encore dû ?
Hé bien donc, il est vrai, je vous aime, inhumaine,
Contentez votre orgueil, contentez votre haine,
Triomphez de mon cœur que vous avez séduit,
1660 Triomphez de la honte où vous m'avez réduit,
Jouissez à longs traits de la douceur funeste
De voir souffrir l'objet que votre cœur déteste ;
Goûtez votre vengeance, et pour le sentir mieux,
Songez que mon tourment est un coup de vos yeux :
1665 Si ce n'est pas assez, s'il faut ma vie entière,
Ne vous ennuyez pas, vous n'attendrez plus guère,
Et je sens que mon cœur, avec vos yeux d'accord,
Va vous donner bientôt le plaisir de ma mort.
Dans mes derniers soupirs trouvez au moins des charmes.
1670 Mais qu'aperçois-je ? Ô Dieux, vous répandez des larmes !
Princesse, est-ce pitié dont vos sens sont émus ?

STRATONICE.

Ce ne peut être moins, et c'est peut-être plus.

ANTIOCHUS.

Si vous me dites vrai, que ma mort est heureuse !
Quoi, grâce à mes malheurs, Princesse généreuse,
1675 Je ne suis plus haï de ce cœur irrité ?

STRATONICE.

Il n'est pas même sûr que vous l'ayez été.
Je sais que jusqu'ici j'ai fait tout mon possible
Pour vous paraître fière, inhumaine, insensible,
Et qu'il ne m'est jamais rien échappé pour vous,
1680 Que des marques d'orgueil, de haine et de courroux.
Mais prince, vous savez, par votre expérience,
Qu'on se trompe souvent à croire l'apparence,
Et venez fraîchement d'approuver en ce jour
Que ce qui semble haine, est quelquefois amour.

ANTIOCHUS.

1685 Que par ces mots charmants ma mort est adoucie !

STRATONICE.

Et qui presse encore d'abandonner la vie ?
Vous n'êtes point haï.

ANTIOCHUS.

Cet aveu m'est bien doux,
Mais, Princesse, Le roi doit être votre époux ;
Si je ne vis pour vous, je ne saurais plus vivre,
1690 La foi de nos traités à mon père vous livre,
Et quoiqu'en ma faveur je vous vois attendrir,
Je vous aime, et vous perds, c'est assez pour mourir :
Tout est perdu pour moi si je perds ce que j'aime.

STRATONICE.

Ah ! Prince, je voudrais dépendre de moi-même ;
1695 Mais remise au pouvoir de mon oncle aujourd'hui
Je ne puis être à vous qu'en m'obtenant de lui.

PHILIPPE.

Ne soyez point flatté d'une espérance vaine,
Stratonice est venue ici pour être reine ;
Prince, au roi de Syrie elle a promis sa foi,
1700 Vous l'aimez, je vous plains, mais vous n'êtes pas roi ;
Si vous étiez au rang où l'on voit votre père,
Mon ordre à vos désirs ne serait pas contraire ;
Vous avez des vertus, vous avez des appas,
Mais il lui faut un sceptre, et vous n'en avez pas.

SÉLEUCUS.

1705 Non, vous vivrez , mon fils, et vous vivrez pour elle,
Je prétends couronner une flamme si belle,
Et puisqu'il fut régner pour être son époux,
Mon sceptre ne m'est pas si précieux que vous.

BARSINE.

Quoi, Seigneur, lui céder la puissance suprême ?

SÉLEUCUS.

1710 Oui, j'estime mon fils plus que mon diadème,
La nature m'engage, au mépris de mon rang,
À dépouiller mon front pour conserver mon sang ;
Et la peine où je suis dois être plus légère,
À cesser d'être roi, qu'à cesser d'être père.

BARSINE .

1715 De grâce, encore un coup, Seigneur, considérez...

SÉLEUCUS.

La nature l'emporte, et ses droits sont sacrés ;
Mon fils entre au tombeau, s'il ne monte à l'empire ;
Et pour me rendre heureux, votre coeur peut suffire,

Mais, Dieux ! Quelle froideur témoignez-vous pour moi ?

BARSINE.

1720 Seigneur, pour tout dire, je suis fille de roi,
Il me serais honteux de vivre ici sujette,
Si vous quittez le sceptre, agréez ma retraite ;
Mon oncle règne encore à Pergame aujourd'hui,
Et je vais maintenant retourner près de lui.

SÉLEUCUS.

1725 Allez, Ingrate, je perds ainsi ma flamme,
Rien ne vous retiens plus, vous sortez de mon âme,
Je dédaigne aisément qui m'ose dédaigner,
Et ne veux point d'un coeur, qui n'aime qu'à régner.

ANTIOCHUS.

1730 Pour conserver ma vie au désespoir offerte,
Il vous en coûte trop, souffrez plutôt ma perte.

SÉLEUCUS.

Rien ne me coûte trop pour vous sauver le jour,
Régnez, et possédez l'objet de votre amour :
Mais mon consentement ne vous doit pas suffire.

PHILIPPE.

1735 Puisqu'il règne, Seigneur, je suis prêt d'y souscrire,
Faites que Stratonice approuve aussi mes feux.

STRATONICE.

Puisqu'il a votre aveu, le mien n'est pas douteux.

ANTIOCHUS.

1740 Que des mots sont puissants, adorable Princesse !
Par ce charmant aveu déjà tout mon mal cesse,
Je ressens tout à coup ma santé de retour,
Et ne puis plus mourir que de joie et d'amour.

SÉLEUCUS.

De son mal en effet aucun signe ne reste,
Allons en rendre grâce à la bonté céleste,
Et par des noeuds sacrés qui confirment la paix,
Venez tous deux au temple être unis à jamais.

FIN

Achévé d'imprimer le 15 mai 1660.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].